

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Enseignement Supérieur
et de la Recherche Scientifique

Université Akli Mohand Oulhadj - Bouira -

Tasdawit Akli Muḥend Ulḥağ - Tubirett -



وزارة التعليم العالي والبحث العلمي
جامعة أكلي محمد أولحاج
- البويرة -

Faculté des lettres et des langues

Département de français

Mémoire de fin de master

Option: Science des textes littéraires

**Les représentations de la femme dans le roman
d'Assia Djebbar « La femme sans sépulture »**

Soutenu par :

- Karima Aberkane
- Soumia Hadidi

Sous la direction de : M. Boualem TABOUCHE

Membres du jury :

- **Président :**
- **Directeur :** M. Boualem TABOUCHE
- **Examineur :**.....

Année universitaire :2016 -2017

Dédicaces

Ce mémoire en entier est dédié à ceux qui m'ont mis au monde et m'ont offert l'amour et l'affection, mes adorables : mère et père.

À un être cher qui était mon soutien par temps de chagrin, mon oncle Makhoulf.

Je le dédie aussi à des personnes exceptionnelles qui croient toujours en moi, qui ont su me rendre le sourire quand je n'avais que des larmes, qui ont su me rendre l'espoir quand j'avais baissé mes armes : mon dévoué mari « Fath Alah » et ma chère amie « Faty ».

A mes frères : Ahmed, Farès et Adel. Mes sœurs : Hala et la petite Sousso.

Sans oublier celle qui m'a partagé le travail et l'inquiétude, mon binôme « Soumia » et toute sa famille. Ainsi qu'à toutes mes aimables amies et tous mes collègues d'étude.

KARIMA

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail :

- A mes parents qui sans leur encouragement ce travail n'aura jamais vu le jour.
- A mes chères sœurs pour leurs présences et soutiens
- A celle qui m'a partagé le travail, ma chère «Karima »
- A celui qui a cru en moi et qui me donne l'envie d'aller en avant « Yacine »
- A mon encadreur et tous qui m'ont aidé afin de réaliser ce travail.

soumia

Remerciements

Nous remercions notre directeur de recherche pour ses efforts , monsieur « Tabouche Boualem », qui a su comment gérer son encadrement, qui nous a aidé, orienté et conseillé.

Nous tenons à remercier tous ceux qui ont contribué à l'élaboration de ce travail par un conseil donné, un livre prêté ou un mot doux murmuré.

Table des matières

pages

Introduction.....	02
Chapitre 1 : Présentations, auteure et corpus d'étude.	
Introduction partielle.....	06
1- La présentation de l'auteure.....	07
2- La présentation du corpus.....	08
3- La femme algérienne dans le roman maghrébin.....	10
4- L'image de la femme d'autrefois	14
5-La femme moderne	16
6- Zoulikha la femme rebelle.....	17
Conclusion partielle	20
Chapitre 2 : La femme chez Assia Djebbar.	
Introduction partielle.....	22
1- Identification morale et actionnelle des personnages principaux :	
1.1- Identification morale et actionnelle du personnage Zoulikha.....	23
1.2- Identification morale et actionnelle du personnage Hania	26
1.3- Identification morale et actionnelle du personnage Mina.....	27
1.4- Identification morale et actionnelle du personnage Dame Lionne.....	29
2- Le combat héréditaire.....	31
Conclusion partielle.....	33
Chapitre 3 : Écritures, mythes et intertextualité	
Introduction partielle.....	35
1- Les traces de la religion et de la tradition dans le roman d'Assia Djebar :	
1.1- Les traces de la religion dans le roman.....	36
1.2- Les traces de la tradition algérienne dans le roman.....	39
2- La démythification dans le roman :	
2.1- La démythification de l'homme patriarche.....	44

2.2- La démythification de la femme répudiée.....	45
2.3- La démythification de la femme couveuse.....	47
3- Le personnage masculin dans le roman d'Assia Djebar.....	49
Conclusion partielle.....	50
Conclusion générale.....	52
Bibliographie.....	54

Introduction

La littérature maghrébine d'expression française est la fille de la colonisation, elle est née sous la période coloniale. Elle est produite par des écrivains qui se réclament d'une identité maghrébine. Elle englobe la littérature de trois pays : au sens stricte en Algérie dans un premier temps, ensuite au Maroc, puis en Tunisie.

Les écrivains maghrébins n'ont pas choisi ont choisi de s'exprimer en « langue de colonisateur » pour décrire la vie sociale (la misère, la souffrance, la maltraitance) malconnue par les francophones car en premier l'indigène était anéanti, méprisé et sous-estimé. L'écrivain maghrébin d'expression française est connu par son bilinguisme, il utilise la langue française comme une langue d'écriture qui lui sert à exprimer sa culture et décrire son état social à l'autre.

Après la deuxième guerre mondiale, l'indigène a compris qu'il fallait revendiquer sa liberté, car elle ne serait pas offerte. Les écrivains maghrébins ont pris leurs plumes et préparé leurs verbes pour combattre l'autre et se défendre. Alors, ils ont choisi la langue de l'ennemi pour lui transmettre leurs idées (pour lui montrer qu'ils ont leurs propre culture et traditions originelles).

Cette littérature vise un public francophone pour gagner la confiance pour la bonne raison de la libération du Maghreb. Les objectifs de cette littérature maghrébine d'expression française était s'ouvrir à l'universel pour gagner l'opinion publique, convaincre l'autre avec sa propre langue et détruire les clichés faits par les colons, tout en donnant une nouvelle image sur l'indigène. Bref, cette littérature est un ensemble de doléances vouées par les intellectuels maghrébins, elle réunit plusieurs cultures en un seul style d'écriture.

La société arabo-musulmane n'accorde pas une grande importance à la femme, en croyant que le développement et la prospérité d'un pays est la responsabilité des hommes. Quant à la femme, étant faible et ignorante, ne sert point son pays. Sa seule fonction se résume aux taches ménagères et l'éducation des enfants. Souvent, la femme a symbolisé la faiblesse et l'impuissance dans les écrits des romanciers maghrébins masculins.

Assia Djebar a publié son premier roman très jeune (à l'âge de 20ans), et c'était en 1957 pour revendiquer la place de la femme intellectuelle et pour encourager l'émancipation des femmes. Cette grande écrivaine a écrit une vingtaine d'ouvrages, où elle a confondu tous les genres car elle était romancière, nouvelliste, poétesse, dramaturge et cinéaste. Son écriture est poétique, et ses écrits se caractérisent par l'encouragement de l'émancipation des femmes et aussi de l'auto-dévoilement (notamment ses dernières publications). Aussi, elle a fait de la mort et de la disparition des idiomes l'une des thématiques centrales de sa fiction.

Notre choix pour cette écrivaine est motivé par son statut particulier ; elle est la plus importante femme-écrivaine du Maghreb. Éluë à l'académie française, elle est la première africaine à siéger sous la Coupole. Ensuite, nous l'avons choisi pour ses écrits qui défendent la femme et qui l'encourage à avancer dans sa voie, et pour se libérer de sa vaste prison, « *vaste est la prison qui m'écrase, d'où me viendras tu délivrance ?* » disait notre auteure dans l'un de ses romans intitulé *Vaste est la prison*.

Notre analyse portera sur l'image de la femme dans *La femme sans sépulture*. Nous avons choisi ce texte par rapport à son caractère novateur tant sur le plan thématique que celui de l'écriture. En effet, le texte nous propose une narration à voix multiples tout en offrant au lecteur maghrébin d'abord et francophone ensuite un sujet particulier, celui d'une femme nouvelle, celle qui se débarrasse de tous les tabous. Une femme qui cherche à s'émanciper dans un contexte social caractérisé par le patriarcat, le dogmatisme religieux ainsi que le discours masculin dominant. Enfin, le texte d'Assia Djeba, est considéré comme un document historique qui relate une histoire *réelle* proche du genre autobiographique.

De plus, le protagoniste de ce roman est resté un modèle à suivre dans sa région, elle est intellectuelle, courageuse et émancipée. Étant donné le rôle important que joue la femme dans chaque société, nous avons décidé de consacrer notre étude, pour essayer d'analyser les représentations de la femme dans le roman écrit par une femme.

Afin de toucher à tous les points mentionnés en haut et de bien mener notre analyse, nous nous sommes posé les questions suivantes :

Quelles sont les représentations de la femme dans le roman *La femme sans sépulture* ? Est ce que le statut de la femme a évolué au fil du temps ou bien elle reste coincée par les tabous ? Avait-elle les chances pour s'émanciper et se débarrasser de son Tuteur, l'homme ? Saurait-elle sortir du caveau familial et s'engager pour la liberté, la prospérité et le développement de son pays ?

A priori, nous pouvons mettre comme hypothèse de notre recherche ; la femme d'Assia Djébar tente le tout pour changer son statut social dans lequel elle se trouvait depuis la nuit des temps. Elle refuse de se soumettre au dictat de l'homme ainsi que le discours religieux. Pour elle, l'homme n'a rien de particulier par rapport à la femme ; les deux sont complémentaires et non pas opposés.

Cependant, l'émancipation ne se résume pas au discours ; c'est une affaire de combat, de sacrifices et de révolte. Malgré la volonté de s'émanciper, la femme se trouve toujours devant de multiples obstacles imposés par une société qui refuse d'avancer et de considérer la fille en tant que telle.

Pour offrir plus de clarté à notre travail, nous avons jugé utile de le diviser en trois chapitres.

Dans le premier, *présentations ; auteure et corpus d'étude*, nous présentons notre auteure, ainsi que la place qu'occupe son œuvre dans le paysage littéraire francophone. En plus de l'auteure, nous présentons aussi notre corpus afin d'offrir plus de clarté aux lecteurs. Dans le deuxième chapitre, *la femme chez Assia Djebar*, nous analysons les personnages principaux de ce roman : Zoulikha, Hania, Mina et Dame Lionne. A travers cette analyse, nous traitons le combat héréditaire qui se transmet à travers les générations, les tabous qui dominent la société de ces personnages ainsi que le rêve de ce personnage féminin disant s'émanciper.

Le dernier chapitre, quant à lui, *écritures, mythes et intertextualité*, sera consacré au caractère novateur dans l'écriture de notre auteure, les traces de la religion et de la tradition qui se manifestent dans le texte sans oublier la présence de mythes. Concernant le mythe, il sera question de démythification de l'homme patriarcal, de la femme répudiée et de la femme couveuse.

Pour répondre à une problématique de ce genre, nous allons adopter une démarche méthodologique qui sera basée sur les travaux de Gérard Genette qui touchent à la narratologie, les travaux de Roland Barthes et Julia Kristeva sur l'intertextualité.

La critique thématique et les travaux de Jean- Pierre Richard ainsi que George Poulet nous aideront à mieux comprendre l'évolution du thème de la femme à travers les textes magrébins. La critique historique, quant à elle, nous aidera à découvrir la place qu'occupait le personnage féminin au sein des sociétés dominées par la présence de l'homme.

En somme, Ce travail de recherche va s'efforcer de dévoiler comment le personnage féminin se construit dans cette littérature et tente de se débarrasser du « joug » masculin. La pratique de soi s'établit dans un rapport avec son corps et sa sexualité. Elle se définit par des relations familiales et amoureuses conflictuelles, et s'opère dans la souffrance de la solitude et du mal-être.

Chapitre 1

**Présentations, auteure et
corpus d'étude.**

Chapitre 1

Introduction

La femme algérienne depuis toujours a espéré une meilleure vie, elle souhaitait vivre en paix et en sérénité, elle voulait aussi honorer sa famille, et pour arriver, il fallait un long militantisme des idéologies et des traditions qui l'empêchent d'avancer.

Aujourd'hui, la femme a pris une place dans les programmes, les politiques et les lois du travail.

Dans ce premier chapitre nous allons présenter l'auteure de notre corpus, de présenter le corpus d'étude. Puis nous allons essayer d'analyser l'image de la femme chez deux écrivains maghrébins Mouloud Ferraoun, *La terre et le sang*, et Mohamed Dib, *La grande maison*. Ensuite, nous parlerons de la femme d'autrefois et la femme moderne ou contemporaine. Et à la fin de ce chapitre nous parlerons de la femme rebelle et nous prenons comme exemple Zoulikha le personnage principal de notre roman.

Chapitre 1

1-Présentation de l'auteur

Assia Djebar est née en 1936 à Cherchell et morte en 2015 à Paris. Son vrai nom est Fatima Zohra Imalayène. C'est l'une des écrivains les plus célèbres et influents du Maghreb. Auteure de multiples genres : romans, nouvelles, poésies et essais ; ainsi qu'elle a écrit des pièces théâtrales. Elle est aussi une réalisatrice des films. Ses thèmes de prédilection étaient : l'émancipation des femmes et l'histoire de l'Algérie.

Notre auteure est née dans une famille de petite bourgeoisie traditionnelle algérienne. Son père était un instituteur, et sa mère appartient à une famille berbère. Elle passe son enfance à Mitija et étudie à l'école française, puis dans une école coranique.

A l'âge de 10 ans, elle étudié au collège de Blida et obtint son baccalauréat en 1953, puis elle entre en hypokhagne à Alger. En 1954, elle entre en Khagne à Paris (Lycée Fénelon). L'année suivante, elle entre à l'école normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, où elle choisi l'étude de l'histoire. A partir de 1956, en raison de la guerre d'Algérie, elle ne passe pas ses examens. En 1957, elle publie son premier roman « La soif ». L'année suivante, elle quitte l'école, épouse l'écrivain algérien Walid Garn puis quitte la France.

A partir de 1959, elle étudie et enseigne l'histoire moderne et contemporaine du Maghreb à la faculté des lettres de rabat.

Le 1 juillet 1962, elle retourne en Algérie. Elle est professeur d'histoire à l'université d'Alger jusqu'en 1965, où l'enseignement de l'histoire et de la philosophie passe en langue arabe.

De 1966 à 1975, elle réside le plus souvent en France (Paris), et séjourne régulièrement en Algérie. Avec son mari Walid Garn, elle écrit la pièce « Rouge L'aube », puis se remarie avec Malek Alloula.

De 1995 à 2001, elle est directrice de centre d'études françaises et francophones de Louisiane aux États-Unis. En 1999, elle est élue membre de l'Académie Royale de langue et de littérature française de Belgique.

Depuis 2001, elle enseigne au département d'études françaises de l'université de New York. Le 16 juillet 2005, elle est élue au fauteuil 5 de l'Académie française, succédant à Georges Vedel, et y est reçue le 22 juin 2006.

Chapitre 1

Pour ses publications : son premier roman a parut en 1957, intitulé *La soif*, *Les impatients* (en 1958), *Les enfants du nouveau monde* (1962), *Les Alouettes naïves* (1967), *Femmes leur appartement* (Nouvelles en 1980), *Ombre sultan* (1987), *Loin de Médine* (1991), *Vaste est la prison* (1995), *Le Blanc de l'Algérie* (1996) comme un premier récit, puis un deuxième qui s'intitule *La beauté de Joseph* (1998).

Elle a écrit aussi des essais comme : *Les voix qui m'assiègent : en marge de ma francophonie* (1999), puis elle a écrit un roman intitulé *La femme sans sépulture* (en 2002), *La disparition de la langue française* (2003), *Nulle part dans la maison de mon père* (2007).

Aussi, elle a écrit des pièces théâtrales intitulées : *Rouge l'aube* et *Les filles d'Ismaël* et un poème intitulé *poème pour l'Algérie heureuse* en 1969.

Elle a réalisée deux films : *La Nouba des femmes du Mont Chenoua* en 1978, et *La Zarda ou les chants de l'oubli* en 1982.

2-La présentation du corpus

Notre corpus d'analyse «La femme sans sépulture» est un roman documentaire, qui relate l'histoire véridique d'une femme héroïne de la guerre de libération nationale de l'Algérie, précisément à Cherchell. Dans ce roman, Assia Djébar se révolte contre les écrivains précédents, masculins.

A coté de ces grands écrivains, tel que Kateb Yacine, Mohamed Dib et Mouloud Feraoun et d'autres, qui ont donné naissance à la littérature maghrébine d'expression française. Assia Djébar et d'autres peu d'écrivaines, sont venues pour donner une nouvelle image de la femme qui était présentée auparavant. Aussi pour continuer à traverser la même voie des écrivains fondateurs de cette littérature.

Le meilleur avocat de la femme ne sera qu'une femme, et Assia Djébar était connue par ses travaux qui défendent la femme, et qui revendiquent constamment ses droits au sein d'une société masculine.

Notre auteure a choisi de nous parler de l'héroïne Zoulikha, femme de sa région natale. Elle a choisi cette héroïne parce qu'elle lui ressemble. Dans ce roman Assia Djébar

Chapitre 1

nous remémore la brave militante à travers des multiples témoignages féminins. Donc elle nous présente une femme à travers un regard féminin.

Le personnage Zoulikha fait honneur à son peuple, à sa famille et à son sexe, ainsi que les montagnes demeurent des témoins de sa bravoure. Le roman relate le parcours mené par la combattante Zoulikha, durant la guerre de libération nationale qui reflète l'attachement de tout d'un peuple face à sa liberté.

Le faite d'être née un jour de l'année 1911 à Hajout dans une famille aisée, ne l'a pas empêcher d'adhérer pleinement la guerre de libération nationale, mais avant d'arriver là, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts, juste après avoir fini ses études à l'école française, elle s'est mariée et sa vie semble prendre une autre tournure, mais sa vie de combattante n'avait vu le jour qu'après la mort de ses deux être-chers au champs de batail (El Hadj Oudai, son mari et El Habib, son fils). Elle avait les capacités nécessaires pour mener des opérations de transportation des médicaments aux maquisards. (Elle était pourvoyeuse des médicaments).

Après un certain temps de combat , Zoulikha était capturée dans la forêt , et elle subira les pires sévices sans être juger, elle était arrêtée et transportée dans un véhicule blindé, puis dans un hélicoptère d'où elle sera jetée en l'air, son corps reste égaré, ça veut dire que l'on n'oubliera jamais à cause de l'atrocité de son meurtre. Ce crime restera vif dans la mémoire. Puisque l'indépendance du pays a été payée au prix du sang, des hommes et des femmes qui étaient engagés, corps et âmes dans la guerre de la libération nationale. Notre auteure a choisi un symbole de courage et d'abnégation Zoulikha , elle a utilisé ce personnage féminin comme une incarnation de la résistance, en outre ce personnage présent le refus des notions et des règles que le monde oriental arabe a fait pour les femmes.

Ce corpus d'analyse présente des femmes, dans deux contextes : l'un colonial et l'autre postcolonial. Il est le résultat d'une fusion puissante, qui rejoint le passé avec le présent, la tradition avec la modernité et la femme selon une autre femme.

Le protagoniste de ce roman défendait l'intelligence et la puissance des femmes faisant partie d'un espace pour la femme libre et forte dans le pays algérien pendant la période de la colonisation française.

Chapitre 1

Donc, l'auteure nous a offert un roman qui présente une femme héroïne : Zoulikha, une femme traditionnelle : La Lbia, une femme couveuse : Hania et une femme moderne, Mina. Ces rôles transformateurs parlent de la femme en évolution.

3-La femme algérienne dans le roman maghrébin

L'une des caractéristiques primordiales de la littérature maghrébine de la langue française c'est le développement des thèmes maghrébins, et pour le faire, le roman était le genre le mieux adapté. Bien qu'il est fut un genre nouveau dans les pays du Maghreb et inconnu de la tradition littéraire arabe, mais il représente à l'écrivain l'instrument d'analyse et de la description sociales le plus efficace.

On peut coïncider la naissance de la littérature maghrébine d'expression française vers les années 1945, avec les écritures des écrivains fondateurs comme : Ahmed Sefrioui, Albert Memmi, Mouloud Feraoun, Mohamed Dib, Mouloud Mammeri et Kateb Yacine.

Ensuite, vient la deuxième génération(1970) qui regroupe les auteurs nés aux alentours des années 1940 comme : Mouras Bourboune né en 1938 , Assia Djebar née en 1936 , Nabil Farès et Rachid Boudjedra nés en 1940.

Ces écrivains reprennent dans leurs œuvres les thèmes de la première génération, notamment ceux de la revendication individuelle d'identité et d'authenticité. Cette génération d'écrivain s'est montrée soucieuse des questions de la langue et de la recherche d'écriture. Grâce à elle, la littérature maghrébine développe sa réflexion sur ses conditions et son mode d'expression.

Pour parler de l'image de la femme dans le roman maghrébin de la première génération, nous devons revenir aux écritures qui ont marqués cette période. Nous prenons comme exemple : le roman de l'écrivain Mohamed Dib, intitulé *La grande maison* . Ce roman raconte l'histoire d'un garçon algérien qui vit avec sa famille dans *Dar sbitar* avec tant de gens.

Ce roman décrit parfaitement la société algérienne sous la colonisation française. Ainsi qu'il décrit des femmes non-instruites, qui ne connaissent en ce monde que les tâches ménagères et qui ne veulent qu'un toit pour les abriter, un homme pour compter sur lui, et de la nourriture qu'il faut pour subsister. Alors, le narrateur nous offre des femmes ignorantes et piteuses. « *Qu'es ce que nous sommes ? Une pauvre femme, sans plus ? Nous n'avons pas été instruite et préparer à connaître* »¹

¹ Mohamed Dib, *la grande maison*, ©Editions de Seuil, 1952 et 1996,p.62

Chapitre 1

Nous pouvons aller loin et dire même qu'elles n'étaient pas seulement illettrées mais elles étaient contre l'idée de l'instruction, leur unique échappatoire de l'ignorance « *L'instruction, ce n'est pas pour toi, ver de terre* »¹ En plus, la femme dans ce roman ne peut commander sa demeure avec sagesse. Comme si elle n'a que la voix comme arme menaçant pour maîtriser ses descendants. « (...) *Omar ! Omar ! Reviens(...)* *La fièvre noire t'emporte* »² Une qui s'élève chaque fois de plus en plus, mais qui ne sert à rien même à apaiser sa colère.

En outre, la fille dans le roman de Dib *La grande maison* est décrite comme une bombe qui risque de s'éclater à n'importe quel moment et déshonore sa famille. Malgré tous ce qu'elle fait pour aider sa famille à vivre dans la propreté car elle s'occupe du ménage, de la lingerie, elle prépare les repas s'il y a de quoi les faire. Mais son rôle est anéanti par le narrateur qui critique la fille à travers le regard de l'être le plus proche d'elle, sa mère :

« (...) *Une fille ne compte pour rien. On la nourrit. Quand elle devient pubère, il faut la surveiller de près. Elle est pire qu'un aspic. A cet âge là, elle vous fait des bêtises dès que vous tournez le dos. Ensuite, il faut se saigner les veines pour lui constituer un trousseau, avant de s'en débarrasser*³ »

Aussi, dans le roman *La grande maison*, le narrateur nous présente l'image de la femme algérienne pendant l'époque coloniale, une époque assez difficile pour une femme essoufflée comme « Aini » qui a vu tant de misères, et qui a assez de responsabilités à retenir. Ainsi que des orphelins à nourrir et s'occuper d'eux. Bref, un fardeau qui l'alourdi.

Elle est tellement faible et impuissante qu'elle souhaite la mort pour elle et pour ses enfants, car elle voit dans la mort la paix et la solution à tout problème. « *La mort, pour nous, est une couverture d'or. Mais cette mort n'arrive pas, ne veut pas de nous (...). Si ce n'est pas la tombe qui vient à nous, à ce moment, c'est nous qui devons l'acheter avec l'argent* ».⁴

Enfin, nous remarquons que l'auteur de « *La grande maison* » a développé le thème de la misère chez la société algérienne pendant la période coloniale. Ainsi qu'il a utilisé des actants féminins passifs, qui ne peuvent rien faire pour changer leur situation de vie, surtout lorsqu'elle est sans homme, comme c'était le cas de « Aini » qui justifie sa misère et sa vie de chienne par l'absence du mari, elle lui accuse de mourir et lui laisse seule face à tout. « *Voilà*

¹ Ibid, p.82.

² Ibid, p 40.

³ Mohamed, Dib, po. Cit, p.86.

⁴ Ibid ,p137

Chapitre 1

ce que nous a laissé ton père, ce propre à rien : la misère ! Explosa-t-elle. Il a caché son visage sous la terre et tous les malheurs sont retombés sur moi »¹

Nous prenons un autre roman, d'un écrivain de la même génération fondatrice de la littérature maghrébine d'expression française. C'est celui de l'écrivain Mouloud Feraoun et qui s'intitule *La terre et le sang*. Avec un narrateur masculin, nous découvrons une bonne histoire qui décrit la vie sociale d'un village kabyle. Il relate l'histoire d'un jeune qui s'appelait « Amer », le fils unique de ses parents et qui s'immigre en France pendant 15 ans. Le narrateur raconte les aventures de ce personnage là-bas jusqu'à qu'il décide de revenir à son pays natal, mais cette fois-ci en compagnie d'une française qui au fil du roman, elle va découvrir la vie des villageoises, une vie assez différente que la sienne.

Le narrateur a utilisé beaucoup de personnages féminins : Kammouma, Smina, Chabha, Wardia, Hemama, Fetta. Mais tous ces femmes vivent une vie traditionnelle, et ne veulent pas changée, même si parfois elles ont envie d'être comme Marie. Elles sont des femmes soumises et faibles « *Elles se soumettent parfois sans bornes, non le dégoût qui empoisonne l'existence, mais une espèce de scepticisme qui leur fait supporter leur sort et absurde par avance tout acte de rébellion auquel peut se livrer l'une des leurs* ».²

L'auteur du roman « *La terre et le sang* » a bien montré que dans notre société on s'occupe toujours à avoir un héritier, nous ne parlons pas de l'héritage des biens matériels car là la religion musulmane a bien détaillé le droit de la femme à l'héritage, mais nous parlons de l'héritage du nom, celui qui a un héritier male assurera la continuité de sa famille ; contrairement à celui qui n'a que des filles et pas comme malchanceux et même malheureux. « *Slimane, l'ainé, avait cinq filles et pas d'héritier male(...) le cadet de Slimane s'appelait Saïd. Saïd vivait à l'ombre de son aîné. C'en était une réduction(...) Il avait plus de chance que son aîné. Il était père d'un beau garçon et n'avait pas de filles* »³

Nous soulignons que la naissance d'une fille chez la société algérienne décrite via ce roman n'est pas un moment de joie mais de chagrin puisqu'on attend à sa place l'arrivée d'un male.

En plus, la femme dans ce roman du Mouloud Feraoun n'a pas le droit de se faire belle ; sauf si c'était pour son mari ou se marier pour ceux qui sont à l'âge nubile. Alors, son centre de vie est l'homme, son objectif de se faire belle est soit pour lui plaire si elle est mariée, soit pour avoir un qui demandera sa main. En outre, dans le cas où l'époux est absent ou il n'est

¹ Ibid., p 28

² Mouloud Ferrouan, *La terre et le sang*, ENAG/Editions - Alger 1998, p. 31.

³ Mouloud, Ferrouan, Op. Cit., p.68

Chapitre 1

plus en vie, la femme néglige sa figure et son vestimentaire. « *La femme mariée ayant son mari auprès d'elle se permet d'être coquette mais les veuves ainsi que celles dont les maris sont absents tiennent à paraître négligées pour éviter les regards. Les demoiselles, pour se marier peuvent se faire valoir.* »¹

De plus, choisir un mari est une affaire impossible et imaginaire, car il est imposé par les parents. Et la fille, contre sa volonté et à contre cœur le prend comme partenaire de vie. « *Ce mari, on lui imposé ! Dans ces rêves de jeune fille nubile, elle avait désiré autre chose que Slimane* »². Inutile de rêver d'un prince charmant car à la fin, elle prend celui qui plaît son père, et elle doit obéir. L'auteur a bien indiqué le résultat des mariages forcés, parce que la femme va se venger, et elle va tromper son mari, car tout simplement elle ne l'aimait pas ou elle était insatisfaite.

Aussi, nous remarquons que la femme de cette société décrite dans le roman *La terre et le sang* n'avait pas la liberté de circuler. Elle était privée de sortir à sa guise. Elle ne sort que rarement pour aider son mari au champ et en sa compagnie, ou pour aller à la fontaine et remplir sa cruche d'eau qui à vrai dire n'était qu'un prétexte pour se libérer un peu. « *Le lieu de réunion le plus spectaculaire est la fontaine. Là, les femmes ne connaissent ni Dieu, ni maitre(...). Souvent la cruche d'eau n'est qu'un prétexte pour sortir, se monter, exciter des jalousies ou parler d'un « parti ».* »³

Enfin, Mouloud Feraoun a développé beaucoup de thèmes comme : l'immigration, l'attachement à la terre ancestrale et l'adultère. Il a introduit un personnage étranger Marie qui a observé la société algérienne et elle a appris à vivre telle une simple villageoise. Alors, elle a changé son mode de vie pour devenir une simple paysanne qui s'occupe de sa maison et de son mari. Elle devient soumise. Ainsi que nous avons repéré quelques caractéristiques de l'écriture de la première génération des écrivains de la littérature maghrébine d'expression française, chez les deux romanciers : Mohamed Dib et Mouloud Feraoun : la description approfondie de la vie sociale de deux régions différentes, l'une dans un village kabyle et l'autre à Tlemcen. Aussi, ils ont développé quelques thèmes qui distinguent cette époque coloniale comme : la pauvreté, l'analphabétisme et l'attachement au terre ancestrale.

¹ Mouloud, Ferrouan, op.Cit., p. 83

², Ibid. p .115

³ Ibid.p.19

Chapitre 1

En somme, les deux auteurs ont présenté la femme comme soumise, traditionnelle et qui vit comme celles qui l'ont précédé. Une femme qui est à cheval pour garder les coutumes d'autrefois.

4- L'image de la femme algérienne (la femme traditionnelle)

Si nous voulons parler de la femme algérienne, nous devons parler de plusieurs femmes car d'une région à une autre, elle change de critères, de l'accent, de sa façon de s'habiller et même de manière de cuisiner. Ainsi que nous pouvons facilement détecter les points communs de toutes ces femmes : commençons par le khôl, nous retrouvons l'usage de ce dernier chez toutes les algériennes. Elles ont l'habitude de se teindre le bord des paupières. La matière qu'on emploie produit une couleur d'un noir bleuâtre. Il donne aux yeux plus d'éclat en les encadrant et assure à la vue plus d'assurance et de limpidité. Bref, il aide Ève à séduire dès le premier coup grâce à ses yeux de biches bien tracés.

Aussi, nous citons le henné qui distingue la femme algérienne d'autrefois. Il donne aux mains et aux ongles une couleur rouge-orange. La femme tient à appliquer le henné sur ses mains et sur ses pieds à chaque occasion joyeuse : un mariage, une fête ou d'autres événements. « Le henné, comme le khôl, est souvent chanté par les poètes, c'est un petit arbuste qui a quelque rapport avec le cédrat (Zizy-philuslotus, jujubier), on en broie les feuilles desséchées, on en fait une pâte qui, pendant quelques heures, appliquée sur les ongles, le bout des doigts, et quelquefois les mains jusqu'au poignet et les pieds jusqu'à la chevilles, sont teints d'un rouge orange.¹ »

En outre, la femme algérienne de l'ancien temps, est connue par son amour des parfums. Elle utilise la lavande et le jasmin pour donner une bonne odeur à elle et à parfumer sa demeure. De temps en temps, elle va au hammam avec ses voisines ou ses belles sœurs ; une chose est sûre : elle ne sort jamais seule. Elle profite de cette sortie pour prendre soin de son corps, pour se relaxer et renouveler ses ressources, ainsi que pour bavarder avec les autres femmes.

Personne ne peut nier que, quand les femmes se rencontrent entre elles dans un mariage par exemple, elles donnent l'impression à qui les voit qu'elles sont des reines réunies

¹ Eugène Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, ANEP. p.75

Chapitre 1

de différents royaumes. En effet, les femmes traditionnelles sont des agricultrices, aussi son rôle était de faire des enfants et s'occuper d'eux. Elle était une simple couveuse, tandis que l'homme travaillait pour subvenir aux besoins de la famille. En revanche, cette femme qui a accepté le petit statut dans cette vie, ne reçoit que de la maltraitance de la part de son mari : coup, agressions verbales, dévaluations sociales, tortures ...etc.

Enfin, la femme traditionnelle n'a pas toujours eu la même place que l'homme. Les traditions accordent aussi une importance particulière au rôle sociale de la femme au foyer. Pendant le ramadhan, elle se lève tôt pour nettoyer et aérer sa demeure, puis elle prépare plusieurs repas surtout si elle aura des invités le soir. Elle passe les soirées de ce mois sacré en compagnie d'autres femmes, elles boivent ensemble du thé, du café et jouent aux beaux présages avec les boukalates.

La femme d'autrefois, ne peut pas dire à son époux qu'elle l'aime devant les autres. Néanmoins, elle sait parfaitement comment lui montrer qu'elle tient à lui. Son pudeur lui empêche de dire le prénom de son conjoint, elle se contente de dire : *mon homme* ou *moula biti* (le patron de ma maison). La femme algérienne de l'ancien temps, ne sépare jamais l'homme de sa famille, mais elle construit la sienne sous la préservation de la grande famille.

En outre, elle était futée car elle sait garder une poire pour la soif. Elle gère sa maison à la perfection et cela se prouve quand elle reçoit des convives à l'improviste. Aussi, la femme d'autrefois avait horreur que son époux se remaria, et lui ramena une coépouse. C'est pour cela, qu'elle lui enfante le maximum possible des garçons et des filles, en essayant de le retenir par ses descendants. Ainsi, elle se prépare au cas où elle sera répudiée, elle met des dents en or, ces derniers lui donne plus de noblesse. Et en cas de divorce où elle sera expulsée chez ses parents, elle transporte sa petite fortune dans sa bouche.

En revanche, la femme d'autrefois, n'avait pas le droit de s'opposer aux dits de l'homme. Elle s'occupe uniquement de l'intérieur de sa maison, dehors c'est l'affaire de l'homme. La femme ancienne ou traditionnelle, était soumise au male, elle était forcée de s'occuper et de lui et de sa famille, elle était obligée de lui partager sa couche comme si son existence ne lui apparaît que la nuit, pour lui combler ses désirs. Il lui impose un mode de vie, lui exige d'obéir et lui interdit de sortir à sa guise ou toute seule.

Chapitre 1

Enfin, Nos ancêtres croyaient que la femme est une source de honte, qu'elle devait effectuer toutes les tâches ménagères et aussi travailler et cultiver la terre, elle est traitée comme une machine.

5-La femme moderne

Le passage de la tradition à la modernité exige un changement qui touche la mentalité, les mœurs et les coutumes. Cette modernité est toujours issue de l'occident. Les femmes modernes ont la liberté de s'exprimer, la chance de choisir leurs maris, et le droit de pouvoir faire des études et même de travailler. La femme d'aujourd'hui a souvent les yeux tournés vers le monde occidental jusqu'à parfois prendre ses canons d'habillement et de beauté.

La femme moderne ignore les bijoux et l'habillement traditionnel comme le haik et l'*aaajar*. Donc elle est influencée par l'occident. L'auteure retrace une nouvelle représentation sur les femmes qui ont eu la chance d'être scolarisées, nous citons par exemple Zoulikha qui était la première titulaire du certificat d'études françaises dans la région. Mina la deuxième fille de Zoulikha est devenue une enseignante au collège à Alger. La narratrice aussi qui est devenue une réalisatrice des films documentaires : elle a fait le tour de village pour rassembler des témoignages sur l'époque coloniale sanglante. Alors d'autres n'ont pas eu cette chance d'être assez libre surtout pendant la période de colonisation et au sein d'une société orientale et masculine, dont la scolarisation concernait le sexe masculin et rarement le féminin. De plus elle était faite uniquement en français, c'est le cas de Zoulikha Qui était entièrement francisée, et ses deux filles qui ont un accent impeccable qui permet à Hania et Mina de s'exprimer couramment comme des françaises « *mon accent français impeccable, j'ai pu aisément circuler.* »¹

Nous citons aussi d'autres femmes qui sont illettrées, comme Dame Lionne l'amie intime de Zoulikha, Zohra Oudai, la sœur de El Hadj Oudai (le troisième mari de Zoulikha). Ces deux femmes n'ont pas fait des études, soit en arabe à la «*medersa*» ou dans des écoles françaises faites par le colonisateur français.

Le statut de la femme a évolué, la femme moderne n'est plus la femme d'autre fois, qui était obligée de sacrifier sa vie au service domestique de son mari et ses enfants.

¹ Assia Djebar, La femme sans sépulture, ©Editions, Albin Michel, 2002, p.59

Chapitre 1

La femme moderne a beaucoup de chance par rapport à la femme traditionnelle qui était marginalisée et écarté dans une société sévère. La femme moderne est instruite, elle a un rôle actif au sein de sa société ; elle est indépendante d'un sens plus précis, elle est libre, comme si elle déconstruit les chaînes faites par la société. Elle a le droit de travailler de faire une relation amoureuse comme le cas de la fille de notre héroïne Mina, de sortir le temps qu'elle voulait, ou même de voyager.

Contrairement à la femme traditionnelle qui fait son travail uniquement au foyer ou dans les champs (L'agriculture), la femme moderne change sa voie complètement, elle travaille aux bureaux, ainsi que ces autres collègues (hommes), comme c'était le cas de Zoulikha qui a travaillé dans la poste de Blida pour gagner son pain de vie et nourrir ses orphelins. La femme moderne a le droit à la parole, elle s'exprime et donne son point de vue, affirme même son refus. Bref prouve son existence dans la société. A travers ces figures féminines l'auteure veut transmettre une certaine image de la femme libre, instruite et courageuse.

Concernant Zoulikha le protagoniste du roman, son accès à l'éducation et sa maîtrise du français, lui permettent de se sentir libérer du joug imposé aux femmes anciennes. Pour elle la langue française est considérée comme un instrument de libération et de lutte orale.

6-Zoulikha la femme rebelle

Depuis son jeune âge, notre héroïne est connue par son franc parler, tout lui était prétexte de se protester. Elle avait une forte personnalité qui incite le respect des autres. Paradoxalement aux filles de sa génération, elle avait choisi le conjoint de sa vie et elle a choisi aussi de se séparer de lui.

Après l'assassinat de son troisième époux El Hadj Oudai, Zoulikha a rentré dans la maison du deuil, en gardant la tête levée et les yeux non- baissés, elle était forte et patiente. Son regard confiant cachait une profonde tristesse et une énorme peur, car elle savait bien que cet assassinat signalait l'approche des autorités françaises, mais, elle a continué de lutter. Ce caractère de rudesse, ses yeux qui ne se baissaient pas, la tête levée pendant le deuil, malgré son chagrin, reflétaient sa révolte, son audace et sa patience.

Chapitre 1

La déconstruction de la culture islamique traditionnelle et la soumission féminine qui se manifestent généralement dans le geste des yeux baissés. Tout au long de l'histoire, Zoulikha garde les yeux non baissés et la tête levée, ce qui confirme qu'elle n'obéit pas au système traditionnel. Notre héroïne ne se voile pas pendant la majorité de l'histoire et en refusant de se voiler, elle rejette la tradition religieuse qui exige aux femmes de se voiler.

Zoulikha maîtrise parfaitement la langue française, elle est instruite et influencée par la culture européenne, ce qui accentue sa modernité. Son amour à son pays lui pousse à participer à la guerre de libération, elle a lutté contre la colonisation pour libérer son pays, elle monte au maquis tout en laissant sa petite famille (Hania, Mina son dernier fils). Donc Zoulikha n'est plus l'épouse qui garde ses enfants, la femme couveuse, chargée des tâches ménagères et soumise à son mari. Lorsque les hommes se retirent de la ville de Césarée vers le maquis, les femmes restent et veillent sur leurs enfants. Zoulikha est différente à ces femmes de son époque, elle monte au maquis, où elle abritait les grottes de la montagne. Elle n'avait pas la chance de voir ses enfants grandir devant ses yeux.

Elle était capturée par l'armée française, torturée pendant dix jours ; mais elle a gardé sa bouche cousue et sa tête levée, sans jamais donner les noms des maquisards qui ont milité avec elle. Ce qui résume que Zoulikha est une femme d'une forte personnalité et d'un caractère rigoureux, elle a patienté malgré la torture pour atteindre ses objectifs. Zoulikha a choisi d'être divorcée et de ne pas rester attachée à Un homme qui a quitté son pays par peur. Elle a décidé de refaire sa vie, et de travailler à la poste de Blida pour subvenir à ses besoins, sans attendre la merci d'un homme.

Une femme ordinaire se sent femme quand elle est belle, chaque femme vaudrait se rapprocher de la beauté que se soit la manière, par la coiffure, par cacher certaines imperfections ou en bien s'habillant, toujours pour paraître plus belle que sa nature. Contrairement aux femmes ordinaires, qui soignent leurs cheveux et leurs peaux, qui se coiffent et gardent toujours leurs attitudes. Notre héroïne décida de se déguiser en une vieille nomade, elle arrache ses dents et tirent ses cheveux ; elle décida de s'éloigner de la beauté, de changer sa nature, bref elle déformait sa mine, avec ce changement, Zoulikha apparaît comme une pauvre mendicante, une qui avait dans sa miséreuse panier accrochée dans la main, des médicaments et l'argent pour les maquisards. *«Zoulikha tirait ses cheveux et*

Chapitre 1

enlevait son dentier pour déguiser comme une vieille, elle apportait l'argent, la poudre et aussi les médicaments »¹

¹ PP, Assia, Djebbar 80,81

Conclusion

La femme a été représenté chez les écrivains maghrébins masculins comme un être faible qui était soumis et qui ne veut ni progresser, ni réussir en dehors de sa maison.

A travers l'analyse de notre corpus, nous sommes arrivés à sélectionner le point de convergence entre une femme moderne et une femme conformiste : toute les deux représentaient le pilier de chaque maison, car chaque femme tient à gérer sa demeure, à effectuer les taches ménagères, faire des enfants et s'occuper de son mari. Bref, les deux femmes s'intéressent à l'intérieur du foyer.

Aussi, nous pouvons dire que les points de divergences sont les suivant : la femme traditionnelle est une femme conservatrice des traditions. Tandis que la femme contemporaine est une avant-gardiste qui corresponde aux goûts et aux progrès techniques actuels. De plus, la femme d'aujourd'hui se retrouve coincée entre l'intérieur et l'extérieur de sa maison, et elle fait des efforts pour mettre de l'équilibre entre les deux.

Enfin, la femme moderne est considérée comme une guerrière, elle est plus active, plus courageuse et plus forte que la femme traditionnelle, parce qu'elle se révolta pour instaurer l'éducation et les moralités, car elle voulut être le pouvoir de la société et participer à l'évolution et à la construction d'une nouvelle ère.

Chapitre2

La femme chez Assia Djebar

CHAPITRE 2

Introduction

Notre corpus d'analyse est fondé sur des échanges entre la narratrice et les filles de Zoulikha, ou ses proches : Dame Lionne et Zohra Oudai.

Ce roman présente une oralité féminine : un groupe de femmes qui racontent l'histoire du roman. L'objectif de ce roman documentaire est de bâtir des échanges de paroles entre femmes, qui ont été proches de l'héroïne. Aussi, le portrait du personnage principal, qui est la femme sans sépulture est crée par des souvenirs passés et diffusés successivement par des témoignages féminins.

La narration d'Assia Djebar dans ce roman est moderne, car elle a utilisé des multiples voix pour relater l'histoire de l'héroïne de Césarée. Nous avons remarqué que ces voix de différentes femmes laissent apparaître des émotions pertinentes chez les personnages : la voix de Hania est comme une hémorragie sonore persiste ; Mina avait une peine à parler, car quand elle parle de sa mère, elle ne fait que remettre le couteau dans sa plaie mal-guérie. Une troisième voix qui est Dame Lionne sait assurer la bonne rhétorique du conte. Zoulikha aussi a participé dans cette oralité des voix, car elle intervient dans quatre monologues, dont lesquels elle complète les événements cités par ses deux filles ou sa meilleure amie, pour dire plus de détails. L'histoire du roman s'achève avec son ultime monologue.

Étant donné le rôle négligé que joue la femme pour que son pays soit prospère, développé et libre ; nous avons décidé de consacrer ce deuxième chapitre de notre étude, pour essayer d'analyser les identifications morales et actionnelles des personnages principaux de notre corpus d'analyse. Ainsi que nous parlerons du combat héréditaire.

1- Identifications morale et actionnelle des personnages principaux

1.1 Identifications morale et actinnelle du personnage« Zoulikha »

Au prélude, la narratrice suspend les raisons de sa réalisation du film dédié à Zoulikha et à Bela Bertouk, pour passer aux détails de la vie de l'héroïne de son village et de son film.

Zoulikha née à Tipasa, plus précisément à Hadjout autrefois nommé Marengo, « *Zoulikha est née en 1916 à Marengo (Hadjout aujourd'hui)* »¹

Elle est issue d'une famille aisée, son père était cultivateur connu et respecté dans la région. Il s'appelle Chaïb « *Le père de Zoulikha s'appelle Chaïb, il semble avoir été un cultivateur assez aisé.* ».²

La narratrice nous a rien informé du reste de la famille de Zoulikha, sauf qu'elle avait trois frères qui ont émigré en France, mais elle n'a jamais parlé de sa mère, elle a mis de la lumière sur le père de l'héroïne. Tellement sa relation avec son père était solide, l'auteure Assia Djébar insiste dans ses romans sur la relation paternelle de son personnage principal.

Zoulikha a étudié, et à l'âge de quatorze ans, elle a obtenu un certificat d'étude, elle était distinguée par sa maîtrise de français. Elle était la première fille diplômée de son village, mais elle avait toujours gardé les pieds sur terre. « (...) *ma mère, en 1930, peu avant ses quatorze ans, avait obtenu le certificat d'études ! Elle, la première fille musulmane diplômée de sa région.* »³

À l'âge de seize ans, elle a choisi son époux, et a convaincu son père pour se marier avec lui. Ce mariage ne dura pas longtemps, car son mari après une violente bagarre avec un français, a pris la fuite vers la France. « Deux ans plus tard, à seize ans, lorsqu'elle désire épouser, un jeune homme du village, son père ne semble pas favorable à son choix, mais il ne s'oppose pas au mariage. »⁴

Alors dans moins d'un an, elle se trouve seule, après la naissance de sa première fille Hania. (*L'apaisée*), elle demande au cadí-juge de lui libérer de ce mariage. La narratrice nous a fourni une information pendant qu'elle relate son histoire : Hania ressemble comme une

¹ Assia Djébar, op.cit.p.18

² Ibid

³ Ibid.p.19

⁴ Ibid

CHAPITRE 2

sœur jumelle de Zoulikha, elle trouve une difficulté à Zoulikha, « maman » puisqu'elle se sent comme sa sœur.

En outre, notre auteure n'a pas tardé dans la description du physique de Zoulikha, elle se contente de dire qu'elle avait un grain de beauté au le visage « (...) *qui a des dents en or, et un grain de beauté, là, sur le visage... plus exactement, sur la pommette gauche et en plein milieu !* »¹

Notre auteure n'a pas donné de l'importance à la description physique de son personnage, car elle était intéressée par ses caractères : par son audace, son courage de dire directement et à haute voix ce qu'elle voulait. Zoulikha était connue par son audace aux figures conservatrices de la tradition musulmane. Elle circulait comme une européenne « *Faisant exception parmi les femmes de sa société, Zoulikha circulait alors au village comme européenne sans voile : « ni le moindre fichu !* »² Son franc-parler et sa maîtrise de français, lui permettent de mettre un fils de colonisateur à sa place « *Là-bas, les Nord-Africains, vous les mettez en première ligne, comme du chair à canon ! Ils sont entrain de se battre pour vous ! Et vous, sortez donc des jupes de vos mères(...)* »³

Tout lui était prétexte de dénoncer bien haut, « *Ah, le meilleur est pour les Européens. Quand aux indigènes, on leur réserve l'ogre !* »⁴ Ni son mariage avec le notable de la ville « El Haj Oudai », ni son voile, ni ses années d'épouse au foyer n'a pu atténuer son franc-parler.

Elle sait comment rendre la monnaie à ceux qui prétendent d'être dans leur pays. « *Alors, Zoulikha, très doucement, comme à l'école une institutrice (et son voile découvrant tout son visage), de lui faire la leçon : « vous ne me connaissez pas ! Vous me tutoyer...et en outre, je ne m'appelle pas Fatma ! Vous auriez pu me dire «Madame », non ?* »⁵

Son second mariage à Blida avec un sous-officier de l'armée française ne dura plus longtemps comme le premier, car elle demanda le divorce, bien qu'elle ait avec lui un garçon qu'elle nomma « El Habib ». Ce dernier est resté avec son père. Zoulikha a demandé le divorce à cause d'un désaccord politique.

¹ Assia, Djébar, op.cit.p.144

² Ibid.p19/20.

³ Ibid.p.20

⁴ Ibid

⁵ Assia, Djébar, op.cit.p.23

CHAPITRE 2

La narratrice rapporte que le troisième mariage de Zoulikha avait plus de compatibilité parce que El Hadj Odai son troisième époux était respecté par les gens de sa région, il avait un souci d'aider la *madersa* (le lieu où les enfants d'indigènes vont s'instruire), il était un homme d'affaire et un musulman pratiquant. Quand elle se maria avec El Hadj, elle a eu une fille qu'elle nomma Mina, Amina pour que les jours à venir apporte de *lamen* pour tout le monde. Ensuite elle a eu un garçon que la narratrice ne cite pas son nom, elle le garde anonyme : « Son mari est respecté, autant pour la tenue de ses affaires que pour son souci d'aider la medrssa, collège libre pour les enfants de l'élite nationaliste. El Hadj musulman pratiquant et tolérant : son épouse, elle, ne prie pas. Elle a accepté, semble t-il aisément, cette fois, de « se voiler », mais certainement pas par attitude de conservatrice. Elle a dépassé la trentaine : après avoir perdu des jumeaux, elle a accouché d'une deuxième fille, puis d'un garçon dont la naissance l'a laissé, durant de longs mois, affaiblie.¹ »

Quand le colonisateur français a tué El Hadj, le mari de Zoulikha. Cette dernière n'a pas pleuré, elle a rougi ses mains de son sang comme si elle voulait garder le contact avec le corps de son bien aimée le maximum possible même pour quelques heures après son époux, mais elle lui fait un serment qu'elle va continuer le chemin qu'il avait tracé pour libérer son pays et aussi qu'elle va se venger de l'ennemi qui lui a pris sa moitié.

Après cet incident, Zoulikha décida de monter au maquis, elle confia ses petits à sa fille aînée Hania, puis elle part en 1956. « (...) d'où elle est partie au printemps de 1956 pour son destin ». ²

Au maquis, Zoulikha était la seule femme parmi un groupe des hommes, elle a travaillé comme pourvoyeuse de médicaments et quelques fois d'armes. Et pour le faire, elle était déguisée en femme nomade pour circuler en plus de sécurité.

La narratrice retient de ce personnage son courage et son défi. En effet, quand Zoulikha était capturée par l'armée française, elle sortait de la forêt sous la garde des soldats, elle avait gardé sa tête levée « *Zoulikha sort de la forêt, sous la forêt, sous la garde de soldats. Elle harangue le cercle des hommes, avec lyrisme, avec défi* ». ³

Malgré sa capture, elle calmait les villageois qui étaient apostrophés, elle leur dit d'observer le nombre de soldats qui l'entourait, pour leur montrer que même si elle est désarmée, et capturée mais elle continue à faire peur à l'ennemi.

¹ Assia, Djébar, op. Cit, p.22

² Ibid. p.15

³ Ibid. p.16

CHAPITRE 2

Puis elle était torturée pendant des jours, sous une tente, mais elle ne dit aucun mot concernant les modjahidines, elle ne cita aucun nom, elle a subi toute sorte de tortures, mais elle avait un cœur assez fort pour résister. Et quand, le colonisateur a perdu tout espoir d'avoir une information quelconque, il décida de la jeter d'un hélicoptère pour que la mort ne soit pas son seul sort, mais la déformation de son corps aussi, il veut offrir le corps de la mère des maquisards aux chacals et aux loups de la forêt. Il veut qu'elle reste sans tombe, sans sépulture comme notre auteure aime dire. En revanche il lui offre toute l'Algérie pour qu'elle soit sa tombe.

La narratrice, dans son dernier monologue de Zoulikha nous a fait savoir que l'un des jeunes moudjahidines a cherché son corps et l'a inhumé dans un lieu où lui seul le connaît.

Le colonisateur qui a voulu faire son corps a glorifié sa mort, et a gravé son nom à jamais dans les cœurs des Algériens en général. Son corps jeté dans l'air a libéré son âme qui circule librement dans tout le pays qu'elle a cherché à libérer.

1.2 Identifications morale et actionnelle du personnage *Hania*

D'abord, le prénom Hania signifie l'apaisée, mais elle, elle n'a jamais connu la paix depuis son jeune âge, elle assumait la responsabilité de son frère et sa sœur. Hania était une mère compréhensive, elle fait confiance à Mina et elle laissa sortir à sa guise. Elle était très inquiète d'un côté pour sa mère qui est montée au maquis recherchée par l'armée française, personne ne connaît où se trouvait. Hania vécu dans une amertume et douleur incessantes loin de sa mère. Elle était chargée de prendre soin de ses frères et de sa maison, elle était une femme au foyer, elle fait tout de ses propres mains. Et d'un autre côté pour la maladie de son mari « *Qui venait de subir une opération chirurgicale à Alger* ». ¹ Ensuite, la narratrice nous a fait savoir que Hania était stérile. « *Quand nous annonceras-tu une grossesse ? Une naissance ?- Hania ne répond pas.* ». ²

Hania sent toujours la présence de sa mère, l'auteure nous a montré qu'elle était « *peuplée, habitée* » ³. Son âme lui accompagna tout au long de sa vie. Elle sent que l'âme de sa mère circulait dans chaque coin de la maison. Elle gardait espoir que l'un de ses jours, cette âme va lui manifester où se trouvera le corps de sa mère. La mère en elle lui orienta jusqu'à la

¹ Assia Djebar, *La femme sans sépulture*, op.cit.p.56

² Ibid.p.65

³ Ibid

CHAPITRE 2

forêt, « *la guidera jusqu'à la forêt et la sépulture cachée.* »¹. Mais en vain, elle n'a rien trouvé. Elle souffrait d'un crève-cœur qui lui a causé une hémorragie. « *Elle n'eut plus jamais de menstrues* »²

Bref, à travers notre analyse, nous avons constaté que Hania était en désaccord avec son prénom qui signifie l'apaisée, la contente. Elle n'a pas vécu en paix, « *ne s'apaise pas* »³. La torture morale et la souffrance psychologique à force de penser à sa mère lui empêchent de dormir.

1.3 Identifications morale et actionnelle du personnage Mina

Quand Zoulikha monta au maquis et abritait les grottes pour combattre le colon, Mina était une jeune adolescente à l'âge de douze ans. Son jeune âge ne l'empêche pas de s'occuper de son petit frère et d'être très prudente parce qu'elle est la fille de la maquisarde Zoulikha et sa maison était sous la surveillance de l'armée française. « *Je me mis à chercher, chercher...Et la voix lointaine, de ma sœur Hania qui ne cessait de me commander : Attention, pas d'imprudence, sois discrète !...* »⁴

Mina était une jeune fille de douze ans, mais elle paraît dans l'ensemble une fille de seize ans. Elle était forte de taille, « *Il me fixée, soudain méfiant : sans doute parce que ma voix, sois le voile, trahit mon âge* »⁵. Non seulement son torse trompe son âge, aussi sa mentalité et son comportement trompent son âge de douze ans.

Lorsqu'une femme campagnarde a rendu visite chez elle. Au début elle se méfiait pour elle, mais, plus tard, elle discutera avec elle comme si elle était la patronne de la maison, « *Une vrai maitresse de maison, tu es, ma fille !...* »⁶. Et même cette messagère envoyée par l'héroïne a sa fille Mina, a remarqué sa sagesse et son intelligence.

Cette petite fille avait énormément le courage, toute comme sa mère, elle m'a jamais connu la terreur, elle savait convenablement voiler ses sentiments sous un visage certain. « *Est-ce que tu la vois, ma mère ? Et ma voix chavira, mais je me mordais les lèvres pour ne pas fléchir* »⁷.

¹ Assia ,Djebar,op.Cit.p.64

² Ibid.p.65

³ Ibid. p.54

⁴ Ibid.p.206.

⁵ Ibid.210

⁶ Ibid. p.206

⁷ Ibid.207

CHAPITRE 2

Cette brave petite fille de douze décidait de monter au maquis pour voir sa mère, ni les difficultés du trajet, ni l'armée française qui diffuse leur soldate par tout. Font freiner Mina à faire ce qu'elle voulait « *Je la verrai, quoi qu'il arrive !* ».¹

Elle a réussi à atteindre son objectif, elle a monté au maquis, elle a rencontré sa mère en pleine des rudes montagnes. Mina avait une forte volonté de rester auprès de sa mère, aux grottes du maquis « *Avec toi je veux rester ! je veux aller dans la forêt, à l'air je veux vivre !* »². Elle ne voulait plus se séparer encore une deuxième fois de sa chère mère, mais à contre cœur, elle laissa le maquis, elle revient à Cesare.

Mina a effectué ses études à l'université où elle a connu un étudiant de son âge. La fille de l'héroïne Zoulikha qui avait un caractère rigoureux, prudente et orgueilleuse. « (...) *Se dit l'étrangère attentive, à ses cotés de conserver sa fierté secrète, ou orgueil en tant que « fille de l'héroïne » ?* ».³ Elle a pris une bonne période à aimer Rachid parce qu'elle était conservatrice à son honneur, elle n'a jamais fait des relations auparavant. « *Je n'avais jusque là pas accepté le moindre baiser !* ».⁴

« *Mina tomba amoureuse de Rachid, elle voyagea pour lui ; ou elle a eu une déception, Cette homme n'était qu'un lâche ; il avait déformé son beau image, chez Mina, qu'elle a imaginé de construire une famille avec lui. Rachid a déclara a Mina qu'il est homosexuel* (...) *c'est ainsi qu'il s'exprima, son homosexualité, serait tolérée socialement ...* ».⁵

Cette déception n'était qu'une petite entrave a son chemin « *Depuis, rien : je n'ai pas parlé de cette histoire a personne* ».⁶

Mina était une fille de la nouvelle génération : elle voyageait tout seul, elle travaillait come enseignante au collège ce qui affirme sa modernité. Elle représentait un exemplaire d'une femme moderne qui exerce l'autonomie spirituelle, intellectuelle et sociale de toutes les femmes.

¹ Assia,Djebar,op.Cit. p.209

² Ibid.p.213

³ Ibid. p.105

⁴ Ibid. p.107

⁵ Ibid. p.109

⁶ Ibid.

CHAPITRE 2

1.4 Identifications d morale et actionnelle du personnage Dame Lionne

L'auteure du roman *La femme sans sépulture* Assia DJEBAR a consacré le premier chapitre pour nous parler de « Dame Lionne » ou « Lla Lbia ». « *Mina rend visite à Dame Lionne, enfin Lla Lbia, c'est son nom arabe* ». ¹

Elle était, l'amie la plus proche de Zoulikha, et son seul appui. Elle était prête à sacrifier sa vie pour elle. Aussi elle était la récitante de sa vie, la mémoire vivante de Zoulikha. La fille de cette dernière trouvait le repos et la paix chez elle, elle la considère comme sa mère. Elle lui rappelle des petits détails de sa mère « *Mina vient se taire, rêveuse, près de la Dame, l'amie de sa mère. Dame Lionne fut le seul appui de Zoulikha, au temps d'autrefois, celui des épreuves et de la pourchasse* ». ²

Elle était une ancienne cartomancienne, qui prédisait l'avenir en interprétant des cartes espagnoles. Elle était célèbre et visitée par des femmes de différentes classes sociales, « *L'ancienne cartomancienne prédit le destin et les sorts(...) pendant des années elle a interprété ses cartes espagnoles étalées pour les visiteuses qui viennent attendre ses arrêts, certaines dans un anonymat de convenance, d'autres différentes au qu'en dira t-on* ». ³

Elle a travaillé aussi comme une laveuse des morts « - *J'étais autrefois laveuse des morts, commence Lla Lbia* ». ⁴ La nuit où les fils Saoudoune sont tués, Lla Lbia a cherché d'acheter le linceul en pleine nuit, aucune femme n'a voulu l'accompagner, elles ont toutes peur. Sauf elle, elle portait bien son prénom « La lionne », elle avait du courage, elle alla chez Fatima, la femme qui l'accompagna toujours dans son travail.

Cette dernière a refusé d'aller avec elle. Mais Dame Lionne a fait du chantage pour réaliser son but. « *Écoute- moi, ma fille au teint jauni par la lâcheté, si tu refuses de me suivre, je te promets, je te le jure : « ils » descendront un jour des montagnes et tu verras ce qui se passera !* ». ⁵

Elle n'est pas seulement la mémoire vivante de l'histoire de Zoulikha, mais elle connaît l'histoire et l'arbre généalogie de chaque famille du village. « *Dame Lionne a une*

¹ Assia Djébar, *La femme sans sépulture*, op.cit.p.25

² Ibid. p.26

³ Ibid. pp.25-26

⁴ Ibid. p.31

⁵ Ibid.,p.34

CHAPITRE 2

mémoire tenace, quand il s'agit de l'histoire de chaque maison de ce quartier des douirates.»¹

Quand elle a effectué son pèlerinage à la Mecque, elle a arrêté sa prédiction de l'avenir, et elle tint à prier régulièrement. Malgré la difficulté de vivre sous la colonisation, qui se résume dans : la pauvreté, la misère et l'oppression ; Dame Lionne trouva du charme de vivre à cette époque, elle a vécu ses meilleures jours avec son amie Zoulikha , et elle prévient l'avenir pour espérer un changement vers le bien. En revanche, à l'époque d'après l'indépendance, elle a perdu le gout de vivre son présent, un présent où n'y est plus, c'est pour cela elle revivre le passé. *« (...) il n'y a que le passé qui reste cabré en moi. Même si je le voulais et peut être même sans pèlerinage à la Mecque, j'aurai arrêté mon métier car les jours à venir, tout barbouillés de suie, s'étale ainsi devant moi. »²*

Lla Lbia n'a pas eut des enfants, alors elle a adopté un fils qui l'a quasiment élevé, et qu'elle nomma Ali et qu'elle l'aimait comme s'il était son fils. La narratrice nous a rien informé sur les parents de cet enfant, ni d'où il vient. *« Donc, mon fils Ali, que ma protection soit sur lui, sort. »³*

Enfin, Dame Lionne était une femme traditionnelle, qu'elle n'était pas scolarisée. Elle refuse la modernité, elle ne veut ni se changer, ni accepter de vivre son présent, elle continue de vivre à la lumière de ses souvenirs d'antan. Le déroulement de sa vie s'arrêta le jour où l'âme de Zoulikha habita les cieux.

¹ Assia,Djebar,op.Cit.p.110

² Ibid.p.28

³ Ibid.p.35

CHAPITRE 2

2-Le combat héréditaire

Premièrement, Hania est la fille ainée de Zoulikha, un personnage marquant dans cette histoire relatée. Elle se comporte comme étant sa sœur, elle partage avec sa mère la responsabilité et aussi le travail du combat. Hania était le puits des secrets de sa mère.

Hania a hérité le visage de sa mère, celui qui la voit disait qu'elle est le portrait craché de sa mère, était la jumelle de Zoulikha, «*-Tout le monde dit que tu ressembles à Zoulikha comme une sœur jumelle.* »¹

Ainsi, elle a hérité d'elle le courage, la patience et la force ; elle a assumé la responsabilité de son frère et sa sœur, depuis que sa mère a monté au maquis. Donc Hania a participé au combat, elle aide sa mère secrètement. Elle confirme largement le comportement de l'héroïne de la guerre de libération, Zoulikha a passé le flambeau à sa fille pour continuer de lutter contre le colonisateur français.

Deuxièmement, le fils de la mère des maquisards El Habib a aussi hérité de sa mère son nationalisme car lui aussi a contribué à sa manière pour la libération de son pays. Il n'a pas vécu avec sa mère, parce qu'il avait moins de deux ans quand ses parents sont divorcés. Mais sa mère lui a transmis son amour de son pays, son courage et son audace quand il était encore en elle.

« El Habib » a resté avec son père, et il est devenu un officier de l'armée française tout comme lui. En revanche, il aida sa mère et surtout son beau père « El Habib » pour lutter contre le colonisateur français. Il leur fournit des informations de la propre maison de l'ennemi. Malheureusement, « El Habib » disparaît au même temps où El Hadj était tué.

Troisièmement, Mina la deuxième fille de Zoulikha, contrairement à sa sœur Hania, elle n'a rien hérité du physique de sa mère, mais elle a hérité beaucoup de ses caractères : sa liberté de penser, son émancipation et son amour à l'instruction.

Elle maîtrisait magnifiquement le français, exactement comme sa mère. « *Moi qui me sentais comme ma mère, plus forte en français, je traduisis instantanément : « ta mère, la combattante »* »²

¹ Assia, Djébar, op.cit.p.25

² Ibid .p.250

CHAPITRE 2

Elle est devenue une enseignante au collège, elle se déplace librement avec sa voiture entre Alger et Tipasa et elle sort sans mettre le moindre fichu sur sa tête. À l'âge de douze ans elle s'occupa de la maison quand sa mère était absente, et avant d'aller vivre définitivement chez sa grande sœur Hania. Elle jouait à la perfection le rôle d'une vraie patronne de maison, spécialement devant les autres.

De plus, avec son petit âge elle a pris toutes les précautions d'aller au maquis chez sa mère qui lui manquait. Elle décida de continuer son chemin vers sa mère même toute seule ; elle se déguisa comme une jeune fille de seize ans (comme une vraie femme), elle se cacha par le voile qui laisse apparaître seulement son œil.

En outre, sa mère la charge de transmettre un message à Dame Lionne sans rien craindre, car elle savait que sa fille va être discrète tout comme sa mère. « - *Tu es ma grande ! N'oublie pas le message à Lla Lbia ! Et je te verrai samedi.* »¹ Et durant sa vie, elle continua le chemin de sa mère. « *Était ma façon à moi de continuer l'héroïsme de ma mère ? Elle était si brave, si fière ; moi, tout en orgueil et en refus, je cherche à être pareille(...)* »²

Enfin, une femme telle que Zoulikha ne peut que donner de vie à des combattants, absolument comme elle de personnalité. Ils étaient la relève de leur mère.

¹ Ibid. p .213

² Ibid. p.107

CHAPITRE 2

Conclusion

Pour conclure, nous pouvons résumer les raisons de l'absence de la description physique du notre protagoniste Zoulikha dans deux points pertinents : premièrement Zoulikha par précaution a brulé toutes ses photos avant de monter au maquis. Et deuxièmement, notre auteure n'a pas donné de l'importance au physique de son personnage qui peut être plus ou moins beau que le physique des autres femmes, elle s'intéressait à ses caractères et des actions qui les distinguent des autres.

En outre, nous avons constaté que Zoulikha, tout comme notre auteure était la première fille qui a obtenu un certificat d'étude en français. Et toutes les deux s'entendaient bien avec leurs pères.

La narratrice parla de la personnalité de Zoulikha, de ses caractères et de sa personnalité qui la distingue des autres. Elle était connue par son franc parler, son courage et sa parfaite maîtrise de français. Dans sa vie personnelle, elle a connu des échecs avec ses deux premiers maris, mais à chaque fois qu'elle découvrit son conjoint ne lui convient pas, elle choisi le divorce et elle décide de refaire sa vie. De plus, quand notre héroïne a monté au maquis, elle a su imposer son respect au sein d'un groupe d'hommes. Elle était respectée comme une mère malgré son jeune âge.

Aussi, nous avons remarqué que sa fille Hania a hérité d'elle quelques critères mais sa disparition lui causa une grande souffrance psychologique. Tandis que Mina était comme sa mère : instruite, courageuse et émancipée. C'est pour cela qu'elle est la plus adéquate pour porter le flambeau transmet par sa mère, pour continuer à lutter et à libérer la femme algérienne des chaînes faites par les coutumes et les traditions.

De plus, Dame Lionne qui était l'amie la plus proche de Zoulikha n'était pas une femme moderne, mais elle était une femme traditionnelle qui refuse la modernité. Elle refusait même de vivre son présent, parce qu'elle voulait rester accrochée à son passé où elle a tant de souvenirs.

Enfin, Zoulikha a transmet le flambeau de l'héroïsme et de modernisme à sa deuxième fille Mina qui assure la continuité du changement qui va éclipser la femme conformiste. De cette manière Zoulikha est toujours vivante tant que sa fille représentait sur terre.

Chapitre 3

Écritures, mythes et intertextualité

CHAPITRE 3

Introduction

La tradition est une pratique ou un savoir hérité du passé, répété de génération en génération. On attribue souvent aux traditions une origine ancestrale et une stabilité de contenu. Mais chacun transmettra et recevra différemment des éléments pourtant relatifs à un même groupe social parce que ça dépend de lui, des autres, du contexte social, de l'époque et de tout un tas de facteurs qui font que la société change sans cesse.

L'évolution permanente des mentalités des gens et surtout des femmes ont engendré une démythification des anciens préceptes. La femme comme une guerrière a fait une contre-attaque pour reprendre ce qui lui était pris. Elle se venge de l'homme qui lui a anéanti dans ses écrits.

Dans ce troisième chapitre, nous allons analyser les traces de la tradition et de la religion dans ce roman d'Assia Djebar. Ainsi que nous parlerons des démythifications qu'a fait notre écrivaine dans son roman exclusivement féminin : nous commençons par la démythification de l'homme patriarcal puis de la femme couveuse. A la fin de ce chapitre nous allons analyser la présence du personnage masculin dans le roman d'Assia Djebar.

CHAPITRE 3

1- Les traces de religion et de tradition algériennes dans le roman

1.1. Les traces de religion

Lors de notre analyse du roman *La Femme sans sépulture*, nous avons repéré aisément les traces de la religion dans la société algérienne.

Tout d'abord, nous avons remarqué la répétition du mot « voile » tout au long de l'histoire du roman. La femme de la société algérienne de cette époque ne peut pas sortir sans couvrir tout son corps par le voile ou au moins voiler sa tête, quoi qu'elles soient les circonstances de cette sortie, et même si elle est pressée de sortir, elle doit le mettre tout ou à moitié, puis elle s'en va. « *Mon fils m'apporta mon voile blanc. Je le pliai en deux, sur ma tête et mes épaules. Je ne pris même pas le temps de me draper entièrement. Je gardai mes babouches de maison* »¹.

A la présence d'un homme étranger, les femmes se voilent, se cachent de son regard. « *« Si beau », s'exclamaient les invitées du mariage, elle, qui, voilées, le regardaient entrer, la nuit, dans la chambre, sous les youyous.* »²

Nous constatons que le personnage principal de ce roman fait exception des autres femmes puisque elle n'obéit pas à cette règle du voile. « *faisant exception parmi les femmes de sa société, Zolikha circulait alors au village comme une européenne : sans voile ni le moindre fichu !* »³

Bien qu'elle ait entendu des insultes de son entourage, pas ceux qui colonisent son pays, les siens. Pour eux, par cette action, elle veut ressembler à l'autre, à l'ennemi. « *« Déguisée comme une chrétienne », ainsi, le paysan avec son allure fière mais peut être, après tout, était il simple vagabond des routes avait m'insulter, lui qui devait connaître sans doute mon père et que je ne revis plus jamais.* »⁴ C'est vrai qu'elle était encore adolescente, mais elle était mure au point de ne pas répondre à l'homme, et de rigoler de cet incident.

Plus tard, quand elle a grandi, elle avait acquis du savoir et de courage pour répondre à ceux qui prétendent être des juges sur terre, ceux qui donnent de l'importance aux apparences et non à la bonne croyance du cœur. Ils oublient que le Dieu regardera la foi des cœurs :

¹ Assia, Djébar, op.cit,p.36

² Ibid,p.160

³ Ibid,p.19,20

⁴ibid,p185

CHAPITRE 3

« (...) Jusqu'à cet œil de femme voilée, anonyme-pointé presque sous mon visage, œil unique et vorace : elle me frôla un jour où mon père arrivait en retard, elle m'insulta :- N'as-tu pas honte d'Allah ! Gronda la fanatique. Je ris d'une façon stridente : Qui pourra dire un jour sur qui la honte retombera ! Répliquai-je, heureuse d'avoir trouvé la répartie cinglante dans notre dialecte commun.¹ »

D'ici, nous comprenons qu'elle était dure à cuire. Ainsi que nous remarquons la vue méprisante d'une femme à une autre femme qui ne lui ressemble pas.

Zolikha, après son troisième mariage, accepta de se voiler par amour à son mari et ne pas par obligation, car quand la femme aime son homme, il lui sera facile de la convaincre. L'époux de Zolikha était tolérant avec elle. « *El hadj, musulman pratiquant, est tolérant : son épouse, elle ne prie pas. Elle a accepté, semble-t-il, cette fois, de « se voiler », mais certainement pas par attitude conservatrice.* »²

Notre héroïne a laissé tomber le voile, dès le décès de son mari. Pour elle, le déguisement c'est quand elle met des habits de l'autre pour se cacher parmi les siennes et le combattre. Contrairement aux autres femmes qui pensent que le voile est leur paix, elle pense que si elle le garde qu'il sera son linceul. C'est pour cela, elle se déguise comme une vieille nomade. Puisqu'elle ne défie plus les gens de sa société, mais elle défie plus sa société, mais elle défie à présent le colonisateur à qui elle va se venger la mort de son bien aimé. « *Ce même jour, remettant le pan de mon voile sur ma tête pour me dissimuler dans les vieilles rues jusqu'à la maison, oui, ce jour-là, je sentis que tout allait recommencer : j'allais de nouveau me déguiser, sinon ce voile accepté jusque-là deviendrait linceul, ou prison, il me fallait l'arracher, ou alors le mettre comme costume pour quel jeu immense, quel affrontement nouveau ?* »³

Alors, notre personnage n'a pas abandonné le voile par sa volonté, mais par nécessité puisqu'elle doit circuler dehors sans être remarquer. Elle choisit le costume d'une simple paysanne aux cheveux teignaient du henné : « *Encore une fois, sous leurs regards, je paraissais « déguisée » : en postière pseudo-européenne, malgré mes cheveux roux que je m'étais mise à teindre dans l'écarlate du henné, une manière de faire savoir, dans ce bourg de colons justement, que je tenais à paraître, sans équivoque possible, la Mauresque qui travaillait dehors et qui sortait sans voile !(...)* »⁴

¹ Assia Djebar, op.cit .p.22.

² ibid. p. 192

³ ibid. p.187

⁴ Assia djebar , op.cit.p.187

CHAPITRE 3

Ensuite, nous avons repéré la présence des piliers sur lesquels se fonde cette religion : la prière, le ramadhan et le pèlerinage. Chaque musulman pratiquant tient à les accomplir.

Commençons par la prière, comme il d'un roman qui relate une histoire qui a eu lieu dans la société algérienne, nous avons trouvé les traces de cette pratique religieuse chez les personnages que la narratrice a utilisé. « *Alors, rassurée, Dame Lionne suit le cours de sa soirée habituelle, sa prière, son diner, sa méditation du soir.* »¹

En outre, le pays était sous la colonisation française, mais ça n'as pas empêché les gens de faire le pèlerinage, prenons l'exemple du troisième mari de Zolikha qui a eu le surnom d'El haj grâce à ses multiples visites à la Mecque.

Aussi, Dame Lionne ancienne prévoyante a voulu avoir le pardon du Dieu par le pèlerinage. « *Tu as bien dit, o Lla Lbia, après ton pèlerinage à La Mecque l'année dernière « Le dévoilement de l'avenir, c'est péché ! »Tu as ajouté : « c'est péché et je ne le sais que maintenant : j'arrête cette pratique.* »² Zoulikha bien qu'elle combattre l'ennemi dans les montagnes mais elle jeune, et elle se soucie que son jeune soit bien fait. « *Vois-tu, c'est carême et je jeune. Pourtant je ne me sens pas bien, parce que je me trouve sale.* »³

Une autre coutume algérienne : la visite des saints, cette croyance que les saints aident les gens qui ont besoins, a rendu les tombes de ces glorieux un lieu de fréquentes visites pour différentes raisons : la baraka, les enfants, un job...etc. « *Allons-nous entrer là, demande t-elle, chez le mort bien mort qu'ils appellent un saint, évidemment pour la baraka que reçoit la descendance ancrée.* »⁴ Chaque région avait son saint, et à coté du hadjout ils ont le sanctuaire de Sidi Brahim. « *(...) elle propose d'aller au sanctuaire de Sidi Brahim, aux portes de la ville* »⁵

Par coutume, quand le vœu fait chez les saints se réalise, les gens rapportent des offrandes comme un remerciement. « *Je prendrais des cierges, j'emporterais des dons, en nature ou en argent, à l'achoura je ferais, comme chaque musulmane, des distributions au nécessiteux* »⁶

L'imploration est le fait de demander à Dieu qu'une chose profitable se réalise ou qu'une chose nuisible cesse par l'évocation du nom du prophète ou d'un saint. Aussi, elle est faite

¹ ibid .p.28

² ibid.p.161

³ Ibidem

⁴ Ibid..p.104

⁵ibid. p.103

⁶ Assia,Djebbar,op.Cit,p.93

CHAPITRE 3

pour souhaiter le repos aux morts. « *Que Dieu et ses saints aient son âme et qu'elle soit, je l'espère, sous leur garde au paradis.* »¹

Ainsi, nous avons trouvé des traces de la croyance au destin qui est l'un des piliers de la foi. Croire à Dieu, c'est croire que Dieu Veut se réalisera et que ce qu'il ne Veut pas ne se produira jamais. Le Dieu est le créateur de toutes choses et rien ne se réalise s'il ne Veut pas. Car sa volonté domine toute chose. « *Cependant, ai-je conclu, avec toutes ces précautions, si Dieu est le Tout-puissant nous destine quelques épreuves, eh bien, nous aurons à les traverser, d'une façon ou d'une autre. C'est tout ! Remettons à Lui, il s'agit de notre devoir.* »²

1.2. Les traces de la tradition algérienne dans le roman

Grace à l'histoire qu'à connue l'Algérie, elle est maintenant riche de traditions et de coutumes. Il y a celles qui ont existé pendant l'époque coloniale et qui continuent à exister même à nos jours.

Autrefois, les femmes des willayas du centre d'Algérie étaient connues par leur habillement qui était le *hayak*, elles se voilent de la tête jusqu'au pied en respectant les exigences de leur religions islamique. Néanmoins, ça ne les pas empêchaient d'être belles. Elles tiennent à farder leurs cils au khôl et de mettre un bijou sur le front, elles sortirent comme des biches eux yeux grands et noirs. « Couverte de voile de soie (de soie moiré ou, pour les plus âgées de soie mêlée de laine fine, pour en adoucir les plis), la pointe d'organza raidie et à demi transparente sur l'arête du nez, masquant ainsi le bas du visage pour rehausser les yeux fardés, agrandis au khôl, ainsi que le front surmonté parfois d'un bijou d'or ou de perle »³

Depuis la nuit des temps, la femme algérienne est connue par son bien faire chez elle. Elle sait tout faire : cuisiner, prendre soin de ses enfants et de son époux, jouer à des instruments musicaux comme le luth hérité de la civilisation espagnole, ou autrement dit « *la civilisation andalouse* » qui a marqué une période de l'histoire de l'Algérie « *Une corde de luth égrène un son grave. La voix de l'inconnue, telle une laine d'acier dans l'espace, se déchire pour le vers suivant(...). La même note vibre* »⁴.

¹ Ibid. p.116.

² Ibid.p.164.

³ Ibid.p.22.

⁴ Assia,Djebbar,op.Cit.,p.29/30

CHAPITRE 3

Nous avons remarqué que même quand la femme est casanière, elle sait comment créer un univers de divertissements pour se réjouir et se consoler. Même lorsqu'elle est avec ses copines au hammam, dans une fête ou dans une simple soirée organisée entre femmes. « (...) *(Ces ragots, peut-être au hammam, dans la salle froide ou' l'on aime se reposer, peut-être dans quelque noce, lorsque l'orchestre des musiciennes faisaient un entracte dans son récital de cordes, après une touchiya »*¹

En outre, nous avons trouvé des traces gastronomiques dans ce roman d'Assia Djébar. Parmi ces traditions on cite le pain d'ogre qui est remplacé actuellement par le pain de la boulangerie et préparé au four électrique. Ce bon pain d'autrefois peut-être servi tout seul car il est tellement bon qu'il n'est pas nécessaire de l'accompagner de rien d'autre. Les anciennes femmes, malgré la difficulté de le préparer, elles le font quotidiennement : « (...) *Ce matin (et elle dépose son pain tout chaud devant les arrivantes), qui est venu m'aider pour allumer le four ? Car je ne peux maintenant, avec l'âge nettoyer seule le ventre du four, puis disposer les fagots pour le feu et surtout, faire qu'il ne fume pas trop longtemps.... Je ne supporte plus !*² »

Aussi, elles savent comment préparer des gâteaux traditionnels et économiques comme les galettes, que nous avons trouvés dans notre corpus d'analyse, « *(Elle coupe elle-même de ses doigts rougies du henné, les galettes de seigle qu'elle présente aux petites »*³ De plus, nous avons trouvé quelques coutumes citées dans ce roman qui nous fait désirer de vivre cette époque ; la narratrice nous a rappelé de quelques touches de féminités comme par exemple le fait d'ajouter quelques gouttes d'eau de fleur d'orange ou d'ajouter la menthe au thé, ses simples ajouts vont donner un meilleur goût. « *Elle lui remplit un verre d'eau, ou' elle verse quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger »*⁴

En outre, nous avons remarqué que l'ancien mode de vie plaît beaucoup à la narratrice car il lui donne de la nostalgie à la belle époque. « *Nous installons pour goûter la soupe à la coriandre. Tandis que ma main rompt le pain d'orge, je reste immergée dans la scène antique »*⁵

¹ Ibid.p.23

² Ibid.p.138

³ Ibid. p.139

⁴ Ibid. p.52

⁵ Assia,Djébar,op.Cit. p .118

CHAPITRE 3

Toutefois, la femme traditionnelle est cloué à la maison, mais elle remplit son temps par de multiples activités, citons le tissage des couvertures qui était devenu une coutume chez toute femme au foyer. Parfois, le tissage dure des mois, et quand le travail soit fini, elle couvre ses enfants avec cette couverture tissée par ses propres mains, ou bien elle l'offre à l'un de ses chers. « *Elles me voient pourtant la même, assise sur le même matelas, jusqu'à la couverture de ta tante Oudai-elle l'a tissé des jours et des jours, il y a vingt ans de cela : oui, avec cette laine pourpre et les écheveaux noirs pour les rayures, que je lui avais apporté(...)* »¹ »

En plus, la femme d'autrefois aide son mari au champ et même si elle ne sort pas au champ, elle fait son petit jardin chez elle : tellement elle est attachée à la nature, elle cultive de la menthe, du basilic, jasmin, géranium, ou des arbres comme le citronnier ou l'arbre de figuier.

En conséquent, elle apporte un bout de la nature chez elle, pour avoir un peu de repos grâce à la verdure et de la bonne odeur aussi. « *Je voudrais dormir là-haut chez ma sœur, dans mon coin à moi, fenêtres ouvertes sur les pots de menthe et de basilic* »².

Même quand la femme s'absente de sa maison, elle garde en tête le paysage qui lui donne de la nostalgie : ses enfants et son jardin. « *Je t'ai imaginée ce matin-là : dix heures, dans la courette, près du géranium rouge, face au jasmin maintenant à demi brûlé(...)* »³

Nous remarquons ici l'importance accordée par Zolikha à ces moindres détails qui étaient avant sa montée au maquis ses préoccupations quotidiennes.

Nous pouvons ajouter à ces traditions l'hospitalité et la générosité de la femme algérienne envers ces invités. « *Elle posa l'assiette des cornes-de gazelle et des bouchées d'amande et de noisette* »⁴ Même si elle reçoit un grand nombre de convives, elle s'occupe d'eux. « *Prévenante, Hania, fit servir café et pâtisseries aux assistants restés dehors, avec le chauffeur de la Jeep. Puis, elle retourna à ses préparatifs de fête* »⁵ Aussi, nous avons trouvé lors de notre analyse du roman, une coutume qui existe encore à présent : c'est le fait de baiser la tête des plus âgés.

¹ Ibid.p.27

² Ibid. p 27

³, Ibid. p 68

⁴ Ibid.p. 47

⁵ Assia,Djebar,op.Cit. p. 48.

CHAPITRE 3

L'objectif de ce geste est de montrer le respect envers ces gens là. « *A la manière traditionnelle, je pose un baiser sur l'épaule puis sur la soie de la coiffe de l'hôtesse* »¹

De plus, il y a ceux qui embrassent la main sur le renverse et sur la paume, ce geste est fait généralement avec les parents ou les grands-parents et rarement avec les autres. « (...) *Tout en baissant le front devant moi par pudeur et quelquefois même, me baisant la main sur le renverse et, en la retournant, sur la paume. Ce geste de dévotion, pour encre dans leurs mémoires aïeules et leurs mères silencieuses, chacune dispersée et dans l'attente.* »² »

Nous pouvons ajouter une autre coutume qui est de s'asseoir sur des nattes de moutons bien nettoyées et séchées pendant des jours et des jours pour qu'à la fin elles seront utilisées pour s'asseoir. « (...) *Elles sont assises sur des nattes (...)* »³ Même une femme moderne, intellectuelle ou qui représente quelque chose d'important dans cette société, quand elle rend visite au gens modestes, elle revient inconsciemment à sa simplicité, elle s'assoit comme eux sur des nattes de moutons. « *Elle s'est à nouveau assise le lendemain en tailleur sur la peau de mouton, à l'ombre de citronnier.* »⁴

En outre, nous avons trouvé pas mal de passages qui invoquent le henné, ce produit utiliser pour rougir les mains, les pieds et mêmes les cheveux des femmes, est devenue une étape incontournable dans les fêtes et les occasions joyeuses. « *Laisse moi-o toi qui nous guides, te rougir les paumes de la pate du Paradis !* »⁵

Enfin, la dernière tradition que nous avons repéré dans notre corpus d'analyse est une tradition suivit dans les inhumations : on cache toutes marque de joie à la maison. Comme si même chose pour les vêtements, où il est préféré d'éviter les couleurs éclatantes ou qui brillent. Ainsi que les femmes qui allèrent porter leur condoléances ne doivent mettre ni khôl, ni henné, si non elles seront mal-vu par la famille endeuillée, et comme on a dit auparavant, les objets aussi participe au deuil. On doit cacher même les miroirs des armoires. « *Nous entendîmes les trois corps parallèlement dans cette chambre et j'entendis quelqu'un*

¹ Ibid. pp. 114/115

² Ibid. p. 230

³ Ibid. p. 26

⁴ Ibid. p. 48

⁵ Ibid. p. 119

CHAPITRE 3

*recommander, en chuchotant, à une jeune servante : « Jette un drap sur le miroir de l'armoire, ma petite ! »*¹

Pour conclure, il faut dire que malgré la richesse et la beauté des traditions et coutumes algériennes, chaque membre de cette société se place défenseur, il ne permet à personne d'ignorer ou de dépasser cet héritage culturel, comme s'il s'agit des lois inscrites dans les mémoires d'un peuple. Ils sont à cheval pour garder et suivre ces traditions génération après une autre. Néanmoins, la société algérienne de cette époque coloniale était trop sévère dans ses mœurs surtout quand il s'agit d'une femme rebelle, c'est tout le monde qui s'acharne sur elle, même ceux de son sexe. Malgré tout cela, Zolikha notre héroïne du roman a revenu à sa plaine divorcée et sans voile, elle est revenue avec le désir de vivre une vie meilleure de celle qu'elle a vécu, sachant dès le début qu'il lui sera difficile avec un entourage qui s'apprête à l'attaquer. « (...) *même divorcée, ma décision ainsi prise de m'aventurer, libre, dans l'espace des maitres d'abord, je me suis sentie à peu plus de vingt ans, à la fois neuve et, tout de même, déjà endurcie par cet orgueil qui m'enveloppait, me rendait, en fait, plus invisible que le voile traditionnel-que ce fut celui des paysannes de ma plaine ou de cette Césarée, plutôt sévère dans ses mœurs* »²

¹ Assia djebar, op.cit.p 40/41

²Ibid. p 114/115

2- La démythification dans le roman

2.1. La démythification de l'homme patriarcale

« Le patriarcat est un système social dans lequel l'homme, en tant que père, est dépositaire de l'autorité au sein de la famille ou, plus largement, au sein du clan.

La perpétuation de cette autorité est fondée sur la descendance par les mâles, la transmission du patronyme(...). Les femmes sont subordonnées à l'homme qui possède l'autorité : le père, le mari ou à défaut le frère ¹ »

Alors, l'homme avait le privilège de prendre les décisions, ainsi d'imposer son point de vue. Il n'attribue jamais une occasion pour que la femme s'exprime ou décide. Il décide même à sa place sans se mettre dans sa situation.

L'idée de l'homme est le patriarcale ou le patron, est éduquée et transmise par la femme elle-même, par une mère soumise à ses enfants. Alors, la fillette est obligée d'obéir à son père et à son frère même s'il est moins âgé d'elle. Elle obéit parce qu'elle a vu sa mère sans voix devant son père, elle mémorise que sa mère n'a jamais dit « non », qu'à chaque fois elle exécute sans discuter, qu'elle n'a jamais exprimé ses pensées devant son père, et que seulement ce dernier qui peut commander et à lui seul revient le dernier mot.

En conséquence, la mère est responsable d'inculquer l'idéologie de « l'homme est le patron » à ses petits. Citons un cas où la femme est la cause de son malheur : dès son jeune âge des ses enfants, elle demande aux filles de servir leurs frères, pas par amour mais par obligation. Elle ne demande jamais aux mâles de s'occuper des filles ou les aider. C'est elle qui fait de son garçon un roi et de ses sœurs des domestiques qui veillent sur lui.

Dans notre société algérienne, nous avons vu de près des cas où la fille n'a pas allé étudier parce que son frère ne veut pas, et quand elle demande son droit, c'est toute la famille qui soit contre la pauvre ! Combien de filles ont mit le voile ne pas par peur du Dieu ni par croyance, seulement par peur du père ou du frère.

Combien de filles ont été forcées de se marier, même la décision la plus importante de sa vie ce n'est pas elle qui la prend. C'est eux qui choisissent son conjoint qui surement ne va pas être différent d'eux.

¹ <https://matricien.org>parente>patriarcat>

CHAPITRE 3

Donc, la fille vit soumise dans son enfance, sa jeunesse et jusqu'à sa mort, car celui qui est accoutumé de dire « oui », il lui sera tellement difficile de prononcer le mot « non ».

Nous remarquons que chez notre auteure « Assia Djébar », le mot « non » qui réapparaît dans ses romans, car elle aussi elle refuse la soumission de la femme. Dans son roman *Loin de Médine* ou' elle a relaté des histoires des femmes soumises et rebelles et qui ont vécu pendant ou après la mort de notre prophète, pour montrer que la femme se révolte depuis longtemps, et qu'elle demande ses droits. À la fin du premier chapitre du son roman *Loin de Médine*, elle a choisi la femme la plus chérie de notre prophète, sa fille « Fatima » pour montrer que c'est elle qui avait dit non à ceux qui voulaient prendre son droit à l'héritage. Et elle a prit l'audace de le dire de son père « *Ce fut d'abord le père, le père de la fille aimée-que le salut de Dieu soit sur lui, que sa miséricorde le protège !, ce fut lui qui, le premier, à Médine, a dit « non »* »¹

Enfin, dans son roman *La femme sans sépulture*, l'auteure a choisi une femme algérienne qui a vécu pendant une époque très difficile en Algérie, elle l'a choisi la combattante Zoulikha héroïne du roman et aussi du village de Hadjout car ce roman est documentaire, il relate une histoire véridique.

2.2. La démythification de la femme répudiée

Le divorce ou la répudiation qui est présenté comme une iniquité flagrante, bien que l'Islam l'ait autorisé. Certaines romancières le présentent comme : « *Un des traits essentiels sanctionnant l'infériorisation de la femme. Les préceptes religieux sont posés, encore une fois, comme le facteur essentiel de l'asservissement de la soumission de la femme aux décisions égocentriques de l'homme* »²

La peur d'être répudié menace le bonheur et la tranquillité de chaque femme, car cette répudiation atteint sa dignité, elle transforme sa vie en une douloureuse humiliation contre laquelle elle reste sans force. À cause d'un mariage raté, la femme subit une torture

¹ Assia Djébar, *loin de Médine*, ©Editions Albin Michel S.A., 1991., p.bb.

² Sakina Messaadi, *Les romancières coloniales et la femme colonisée*, ©Editions ANEP.2004 P157

CHAPITRE 3

morale causée par le regard de sa société, par les mœurs et les traditions qui lui gênent pour continuer sa vie. C'est elle seule de subir les conséquences désastreuses.

En revanche, l'homme cherche le plus petit alibi ou le prétexte le plus futile pour répudier celle qui ne lui plaît plus, il choisit une autre à sa guise et continue sa vie comme si rien n'était. Pire encore, il ya ceux qui torturent barbaquement leurs femmes avant de les répudier.

Parfois, la répudiation est une solution qui met fin à une voie qui ne mène nulle part. Généralement, les deux conjoints savent qu'il y a une incompatibilité entre eux.« Une répudiation unilatérale consommée du premier coup est un cas très rare dans la société traditionnelle. En effet, toute séparation conjugale ne résulte que d'une mésentente entre le couple, due à une incompatibilité de caractères ou peut-être aussi à des raisons d'ordre familial.¹ »

Ainsi donc, le divorce ou la répudiation reste un privilège de l'homme, il en dispose à sa fantaisie. Bref, c'est une arme exclusivement masculine. Le pouvoir de l'homme en Algérie ne connaît pas de limites. Il peut interdire à son ex-femme toute tentative de refaire sa vie et se remarier avec un autre. Il lui suffit juste d'inventer et de faire circuler quelques mensonges sur elle, et comme la société algérienne donne de l'importance aux dites des gens, personne ne frappe à sa porte pour demander sa main. « *Ce comportement apparaît comme un trait de mœurs, une pratique répandue, ce qui est totalement inexact. C'est une coutume d'origine préislamique.* »² Bien qu'elle fut une coutume préislamique, mais elle existe toujours avec les mal-croyants qui n'ont crainte de rien, même du bon Dieu. La femme traditionnelle obsédée par l'idée d'être répudier à tout instant, se trouve enfermée dans un ghetto pour lequel elle a œuvré de ses propres mains.

Dans notre corpus d'études, *La femme sans sépulture*, nous remarquons que son personnage principal nommé Zoulikha a démythifié cette idéologie ou' la femme vit une éternelle peur d'être répudier, car c'est elle qui a choisi le divorce, à l'âge de dix sept ans, après un an de mariage, pourtant c'est elle qui a choisi son époux. Elle alla chez le cadí-juge pour se libérer d'un homme qui s'est enfuit en France. « *En tout cas, Zoulikha demande sa*

¹ Assia,Djebar,op.Cit,p.159

² Ibid.p.165

CHAPITRE 3

liberté au cadî-juge, et laisse sa fillette à la ferme : une tante stérile est heureuse de l'élever (...) »¹

Elle a refusé de rester liée à un homme qui a quitté son pays depuis un an et qui n'a pas donné un signe de vie, sans donner la moindre importance à ce que disent les gens d'elle. Après un certain temps, elle se remaria avec un officier, et avec lui, elle a eu son deuxième enfant El Habib, son bonheur ne dura pas longtemps parce qu'elle ne tarda pas à demander en derechef le divorce pour une seule raison : elle n'était pas d'accord politiquement. Zoulikha était une femme instruite, cultivée et moderne qui n'est pas née avec la dernière pluie.

Durant sa vie, elle avait appris à observer et construire des avis fondés sur des arguments. C'est pour cela qu'il n'était pas facile de la convaincre d'une chose qu'elle connaît assez bien. Autre femme à sa place pourrait se contenter de dire « oui » et hocher sa tête face aux fabulations de son conjoint. Or que pour elle, la rebelle était capable de marcher seule, même s'il était contre le courant.

Enfin, nous constatons que Zoulikha a réagi différemment aux autres femmes traditionnelles, car elle était moderne, rebelle, émancipée et nationaliste. Elle a pris des décisions et a assumé les conséquences. Contrairement à la femme traditionnelle qui considère le divorce comme une plaie sociale qui sera mal cicatrisée quoi qu'il fût le remède, elle le considère comme un nouveau départ vers une vie meilleure que la précédente.

2.3. La démythification de la femme couveuse

La tradition a voulu que la femme soit couveuse soit une couveuse pour ses enfants, une femme au foyer qui n'a pour tâche que d'élever ses petits et s'occuper d'eux, ainsi qu'obéir à son patron. De cette manière elle garantira une vie sereine et ils vont dire d'elle qu'elle est une bonne femme. Même si elle réussit à faire grandir sa progéniture et les rend des hommes qui ont un bon statut dans leur société, mais elle reste toujours à la deuxième place, son nom sera toujours précédé de celui de son mari « La femme de... » Ou « Mart

¹ Ibid. p.19

CHAPITRE 3

flan » cette expression dégrade la brillance de son nom. Tandis qu'elle fait une faute, l'homme va directement la répudier pour honorer son nom.

Grâce à notre corpus d'analyse nous avons remarqué que Zoulikha, son personnage principale à démythifier cette idéologie parce que dès sa jeunesse, elle a étudié et elle a obtenu son certificat d'études, elle était la première fille qui l'obtient « *Ma mère, en 1930, peu avant ses quatorze ans, avait obtenu le certificat d'études ! Elle, la première fille musulmane diplômée de la région.* »¹ Puis quand elle se maria avec l'homme qu'elle avait choisi, après un an elle alla chez le cadî-juge pour se libérer de cet homme qui ne lui convient pas. De plus elle a laissé sa petite fille « Hania » à une tante stérile, et elle a préféré d'aller au travail. « *En tout cas, Zoulikha demande sa liberté au cadî-juge, et laissa sa fillette à la ferme : une tante stérile est heureuse de l'élever...* »²

Ensuite, elle se remaria et se divorça une deuxième fois parce qu'elle n'était pas d'accord politiquement elle était différente aux autres concitoyennes, qui ne savent que dire oui. Etre une femme divorcée deux fois et avec deux enfants : une fille laissée à sa tante, et un garçon laissé à son père, ne lui craindrai point car elle savait que son but n'était pas de consacrer sa vie à élever seulement ses enfants. C'est vrai qu'elle s'éloigna de ses petits, mais, elle savait que son amour pour eux n'a pas de limites et que, ni le temps, ni le lieu n'éloignent une maman de ses enfants. Bien qu'elle travaille en ville, elle rendra visite à sa fille « Hania » chaque occasion.

En outre, après la mort de son troisième époux El Hadj Oudai , Zoulikha décida d'aller au maquis .Elle participa à la guerre de libération de son pays .sa vie s'achève en quarante deux ans, mais elle a fait tellement de choses qui la rendent inoubliable. Ses actes qui ont donné un nom à Zoulikha « la mère des maquisards ».Ce nom qui reste gravé avec des lettres d'or dans la mémoire de son peuple.

¹Assia Djébar, op.cit.p.19

² Ibid.

3-Le personnage masculin dans le roman

Assia Djébar, l'écrivaine prolifique du Maghreb dans son roman « *La femme sans sépulture* » a négligé le personnage masculin. Elle n'a cité que brièvement quelques noms de personnages, mais elle n'a pas tardé dans leurs descriptions, ni à rapporter leurs actions. Parfois, elle ne donne même pas un nom à son personnage comme c'était le cas du premier et de du deuxième époux de Zoulikha. Ainsi qu'elle n'a pas cité le prénom de son dernier fils de notre héroïne.

La question qui se pose : pourquoi Assia Djébar néglige-t-elle le personnage masculin dans son roman ? Nous pouvons dire que la vraie raison est que notre écrivaine a découvert « *que tout homme algérien a une mentalité de geôlier* ». ¹

De plus, dans ce roman « *La femme sans sépulture* », elle essaye de libérer la femme de la prison des mœurs et traditions et de la mentalité de son geôlier qui est la société. Elle a essayé à travers l'écriture de ce roman de fuir, de s'envoler comme Zoulikha. « *Fuir, investir l'espace ouvert, s'envoler, disparaître pour quitter cette « prison » gardée par les hommes est l'aspiration la plus constante de l'écriture de Djébar* ». ²

Aussi, nous remarquons que cette auteure veut faire revivre Zoulikha son héroïne, et à travers cette dernière, elle veut se libérer et délivrer toutes les femmes de leur éternelle prison. « *Vaste est la prison qui m'écrase, d'où me viendra tu délivrance* ». ³

Enfin, Assia Djébar utilise le personnage féminin comme une incarnation de la résistance contre les traditions, les mœurs et contre le colonial. Zoulikha représente le symbole de la résistance et du refus des notions et des règles que le monde arabe fait pour les femmes. Les travaux d'Assia Djébar réverbèrent contre la domination du personnage masculin. Alors, notre auteure a réussi dans ce roman de récupérer sa féminité et sa francophonie.

¹ Najiba REGAIEG, Assia Djébar, op.cit.p.176

² Ibid.p.176/177

³ Assia Djébar, *Vaste est la prison*, Paris, © Editions Michel S.A., 1995 p.09

CHAPITRE 3

Conclusion

Nous constatons que Zoulikha ne donne pas de l'importance aux traditions, ni aux règles religieuses, elle ne porte pas le voile puisqu'elle savait que l'apparence n'a pas d'importance face à la bonne croyance du cœur. Après son troisième mariage, elle accepta aisément de se voiler mais elle ne prie pas.

Malgré la modernité remarquée chez la femme contemporaine, mais elle conserve quelques anciens coutumes comme par exemple : la visite des saints ne pas pour leurs demander des faveurs, mais seulement pour prendre la baraka.

En outre, la femme moderne ne porte plus le *hayak*, mais elle garde son amour pour le khôl et pour les bijoux.

Notre auteure a démythifié l'homme patriarche dans ce roman, car Zoulikha contrairement à la femme conformiste n'a pas inculqué à ses enfants que l'homme est le patron. Quand elle était au maquis, c'est Mina qui se prend pour une vraie patronne dans l'absence de sa grande sœur. Aussi cette liberté qu'a Zoulikha transmet à ses filles a rendu Mina enseignante célibataire qui vit toute seule à la capitale sans que son frère proteste ou lui brise sa carrière d'enseignement.

Conclusion

Conclusion générale

Dans ce roman, Assia Djébar nous a donné un exemple d'une femme émancipée et courageuse. Elle a traité l'un de ses thèmes de prédilection.

Zoulikha le personnage principal de son roman « La femme sans sépulture » ressemble beaucoup à notre auteure dans ses caractères et sa vie : son enfance à Césarée, ses études (la première qui obtint un certificat d'étude), sa maîtrise de français, elle ne porte pas le voile, son divorce, son remariage et son amour pour l'Algérie.

C'est comme si notre auteure regardera son reflet dans un miroir et le décrit minutieusement, pour nous décrire un chemin parcouru par une femme assez forte et qui veut changer la vision du monde vers la femme algérienne.

Notre auteure a utilisé un personnage féminin qui se prénomme « Zoulikha » qui incarne la résistance et elle refuse les règles que le monde arabe a fait pour emprisonner la femme. Ainsi que pour défendre l'intelligence et la puissance des femmes.

Assia Djébar a conservé le thème majeur de tous les écrivains maghrébins d'expression française, parce qu'elle a traité un thème purement maghrébin qui décrit la vie sociale algérienne.

Aussi, l'écrivaine a mis de la lumière sur la femme moderne parce qu'elle est instruite et elle a un rôle actif au sein de sa société. Elle a aussi le droit à la parole, elle s'exprime librement.

En outre, la narration d'Assia Djébar dans ce roman est moderne, elle relate l'histoire à l'aide des voix féminines. Elle n'a pas donné de l'importance à la description physique, mais elle s'intéressait aux actions de chaque personnage. Notre auteure a déployé, dans l'ensemble de son œuvre, un regard lucide sur la condition de la femme et sur la lutte pour leur émancipation dans des circonstances historiques de la société algérienne.

Via ce travail de recherche, nous constatons que l'écriture d'Assia Djébar manifeste une réflexion approfondie sur le complexe univers féminin articulé autour des problèmes et des tabous comme : le travail, le patriarcat, l'enfermement, la parole féminine.

Aussi, dans ce roman l'écrivaine a démythifié les anciens préceptes : l'homme n'est plus le seul qui commande, et la femme répudiée ne reste plus prisonnière dans sa demeure de

peur d'affronter sa société qui considère la considère comme une source de honte, mais elle continue sa vie le plus normalement du monde avec plus d'expérience. Son personnage féminin a des objectifs dans multiples domaines.

Notre auteure, a utilisé les deux types de femmes : femme contemporaine et conformiste. Cette dernière s'occupe de l'intérieur de sa maison, et de son mari, elle est soumise et non instruite. Tandis que la femme contemporaine est représentée comme une femme instruite, courageuse, émancipée et rebelle.

De plus, Assia Djébar est la voix féminine dans une société masculine, elle défend la femme algérienne qui souffre de deux colonisateurs : le colonisateur français qui a pris la terre et la liberté de son pays et d'un autre colonisateur de sous-développement en ce qui concerne les coutumes et les traditions. Elle essaye de former une place pour la femme dans sa société algérienne dominée par l'homme.

Ce roman contient une lettre de paix et de justice pour défendre les droits des femmes dans les pays du troisième monde en général et dans les pays arabo-musulmans.

De plus, notre auteure a libéré la femme algérienne de l'ancienne représentation chez les autres écrivains maghrébins masculins où elle était soumise et impuissante.

Elle lui a donné des nouvelles représentations qui lui conviennent. Nous constatons que le modernisme n'a pas fait oublier les coutumes et les traditions qui ne lui dévalorisent pas. Alors, elle a réussi à imposer son rôle dans la société et brisés les anciens clichés.

Enfin, nous pouvons résumer les finalités de notre travail de recherche dans les points suivants : la femme de notre auteure Assia Djébar a tenté le tout pour changer son statut et aussi la vision méprisante de la société algérienne pour la femme émancipée et moderne. Elle a refusé de se soumettre au dictat de l'homme, ainsi qu'elle a refusé d'obéir à certaines règles religieuses. Elle a pu réaliser ce qui était autrefois impossible, et rendre sa place au même niveau que celle de l'homme.

La bibliographie :

Assia Djébar, La femme sans sépulture, © Editions Albin Michel S.A. 2002

Assia Djébar, Loin de Médine, © Editions Albin Michel S.A., 1991

Assia Djébar, Vaste est la prison, © Editions Albin Michel S.A., 1995

Eugène Daumas, Mœurs et coutumes de l'Algérie, © Editions ANEP

Mohamed Dib, La grande maison, © Editions de Seuil, 1952 et 1996

Mouloud Ferrouan, La terre et le sang, © ENAG/Editions-Alger 1998

Najiba REGAIEG, Assia Djébar

Sakina Messaadi, Les romancières coloniales et la femme colonisée, © Editions ANEP. 2004

<https://matricien.org>>parente>patriarcat